Madeleine – Anne-Marie Gleason

Anne Mérival

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Illustration ‹ démodée ›. Aucun détail.

Madeleine – Anne-Marie Gleason (1875-1943).

Anne Mérival

roman

I

ELLE SENTIT que l'on effleurait son bras, et violemment elle tressaillit comme au sortir d'une pensée trop absorbante dont il faut se détacher tout de suite, alors que notre âme engourdie proteste :

— Ce sera votre tour, dans quelques minutes.

Elle s'avança vers la coulisse, glissa un rapide coup d'œil sur la salle brillante remplie d'une foule élégante et aimable, d'une foule qui poliment, attendait le grand numéro de ce concert, sa conférence à elle, que l'on avait annoncée en termes enthousiastes, et qu'elle avait pourtant l'impression d'avoir conçue médiocrement pour l'assistance qu'elle contemplait en ce moment, et dont elle avait peur, une peur atroce qui la mordait au cœur, et l'empêchait presque de respirer. Elle porta la main à sa poitrine et murmura tout bas : « Jamais je ne pourrai parler... » Elle entendit vaguement qu'on l'encourageait, et remarqua une petite fille blonde, qui venait de chanter, et lui souriait, en écoutant encore les acclamations qui avaient salué son succès d'être jeune, jolie et bien douée.

— C'est votre tour, répétait-on autour d'elle.

Elle eut un soupir de détresse, et tourmenta, de ses mains fiévreuses, le manuscrit roulé, avec un soin attendri, presque respectueux, ce manuscrit qui ne lui inspirait plus aucune confiance, en ce moment où elle allait affronter la critique. Un grand monsieur distingué lui offrit le bras, elle le prit machinalement, et écouta la foule qui lui faisait fête. Puis elle entendit que le monsieur parlait, qu'il vantait son talent, son dévouement chaleureux à la classe malheureuse, son raffinement et sa délicatesse. Un brouhaha se fit, puis le silence, et dans ce silence, elle reprit la pleine possession de son moi, et commença de sa voix chaude et prenante...

On ne savait rien d'elle que le nom dont elle signait des articles pleins d'un sentiment généreux et tendre, et ce public, qui l'avait faite sienne, ne se préoccupait guère de deviner la personnalité qui lui restait étrangère. Ce soir, il se réjouissait de la trouver jeune, gracieuse, et presque jolie, à force d'expression et de vie. Elle aurait été vieille, laide et mal fichue qu'il l'aurait acceptée tout de même, avec moins de plaisir sans doute, mais avec l'indiscutable sympathie due à sa vie cérébrale, si fière et si consciencieuse qu'elle appelait tous les respects. Et de ce sentiment, Anne Mérival était très heureuse : car elle en comprenait l'admirable valeur, et en appréciait l'enthousiaste témoignage. Elle éprouvait dans l'atmosphère de cette salle échauffée de sympathie l'émoi d'une popularité qui la touchait et l'émerveillait ! Aussi elle n'aurait rien voulu dire, ni penser même, qui aurait diminué cette estime qui la flattait et l'aidait dans son œuvre, une œuvre de pensée et de bonté qu'elle exerçait, par dilettantisme peut- être, mais plus encore par patriotisme, ayant compris tout de suite le bien qu'elle pouvait opérer dans les âmes féminines qui s'abandonnaient à sa direction. Et toute sa conférence portait ce soir-là sur le rôle que la femme devait jouer dans la vie canadienne pour accomplir la tâche confiée à son intelligence et à son cœur. Elle parlait simplement, mais avec des mots qui élèvent et consolent ; elle n'avait ni geste banal, ni phrase retentissante, et si ce n'avait été l'émotion qui vibrait par instants dans sa voix, rien n'aurait traduit le trouble de sa nervosité, ni la joie de l'artiste communiant à l'intelligence d'une foule qui la comprenait, et plus encore, l'aimait. Elle se sentit bientôt si certaine de son ascendant sur cette salle sympathique qu'elle oublia de lire, et se laissa aller à traduire son rêve de philanthropie, son besoin de bonté et de dévouement, les yeux fixés sur tout ce monde qui l'écoutait et la regardait, heureux de la sentir émue et généreuse. Soudain, elle aperçut, fixés sur elle, des yeux déjà vus, mais dont l'expression lui avait jusqu'ici échappée, des yeux qui l'éblouirent fugitivement par leur douceur et leur éclat, des yeux qui fouillaient son âme et s'étonnaient peut-être de la trouver si sereine alors que de partout l'hommage montait vers elle, capiteux et bouleversant. Elle détourna son regard, mais pour revenir vers ces yeux qui l'étonnaient comme une trouvaille, qui la jetaient dans un trouble d'énigme, et la rendaient plus éloquente et plus sincère dans l'expression des idées de charité et de vie qu'elle exprimait, avec le désir intense, de soulager la misère humaine. Elle vit rapidement que l'homme aux yeux ardents était accompagné d'une femme, la sienne, celle qu'il avait choisie, elle le savait, et chèrement aimée pour ses qualités morales, son talent profond de musicienne. Et ce soir, dans l'atmosphère enthousiaste de cette assemblée, il subissait l'emprise de cette jeune fille qui possédait la grâce et le talent et se souciait peu, lui avait-on dit, des hommages qui montaient vers sa jeunesse charmante et pure. Il se demandait sans doute le secret qui habitait en ce cœur inexpérimenté et pourtant si confiant que la tendresse et même l'amour avaient dû hanter et meurtrir peut-être ? Les yeux la tourmentaient de plus en plus et là Anne sentit qu'elle allait bafouiller ; elle rassembla fébrilement ses pages, y retrouva les phrases et relia son discours avec un sang froid qui l'étonna elle-même. Puis elle eut fini, et alors la salle l'applaudit très sincèrement. Elle connut les joies du vrai triomphe, la petite Anne Mérival ; elle les connut dans toute leur ferveur, l'humble petite fille venue d'un lointain village vers la grande ville, sans autre intention de conquête, et qui, cependant avait séduit toute la foule par la puissance de son talent, mais plus encore par le charme de son humilité tendre. Dans la coulisse, elle retrouva des camarades qui la félicitèrent, heureux du succès de cette jeune compagne venue dans leur vie travailleuse, et qui, loin de gêner le cercle, y avait apporté sa discrète bonté et son attention fraternelle. Elle retrouva aussi l'amie, la seule en qui elle eut toute sa confiance, Henriette Mélines, presque sa sœur, venue avec elle du même village, une artiste qui prenait sa place dans le monde des musiciens et s'y taillait une réputation solide. Henriette ouvrit ses bras à Anne, et l'y retint embrassée.

— Que je suis fière de toi, ma petite Anne, tu as été superbe ! – dit-elle avec des larmes dans la voix.

Anne ne répondit pas, car elle avait vu s'avancer un couple qui gênait son élan d'affection.

Elle les connaissait tous deux, un peu vaguement, et sans les aimer. Elle, surtout dont elle redoutait l'inimitié, et dont elle avait confusément senti la malveillance, et lui dont les yeux l'avaient si étrangement suivie toute cette soirée de leur ardeur étonnée et asservissante. Ils occupaient tous deux une situation qui appelait les égards. Lui dirigeait presque ce que l'on est convenu d'appeler l'élite intellectuelle, et on lui prêtait politiquement la plus grande influence ; elle, jouissait d'un prestige indéniable, conquis facilement peut-être, mais dont l'on ne pouvait contester l'influence.

Monsieur Paul Rambert s'inclina respectueusement, et exprima de fort jolis hommages que sa femme approuva en des termes mesurés et précieux dont Anne ne prit nul souci. Elle remercia simplement, tendit sa petite main gantée de blanc, que la femme effleura à peine, le regard déjà loin, comme pour affirmer son indifférence mais que le mari retint captif, un tout petit moment, assez pourtant pour qu'Anne pût y discerner plus qu'une banale attention. Une fois encore leurs yeux se rencontrèrent et cette fois, Anne s'effara comme d'un danger. Elle retira vivement sa main, et dit, d'une voix neutre :

— Bonsoir, monsieur !

Puis, ils s'effacèrent devant les autres qui demandaient à saluer la conférencière. Ce fut pendant quelques minutes un retour d'ovation, et plus chaleureux et plus passionné que celui de la salle.

Anne Mérival en avait le cœur émotionné. Quelle joie de se sentir forte dans sa faiblesse ! Quelle fierté de se savoir ainsi comprise et aimée, sans une haine sérieuse, tout au plus quelques dépits qui s'affirmeraient plus tard, mais qu'elle n'appréhendait même pas ce soir. Puis quand tout le monde fut parti, Henriette se rapprocha d'elle et l'embrassa chaudement.

Elles s'en allèrent, seules toutes les deux, attendues par le vieux cocher qui les accompagnait souvent dans leurs courses du soir, seules, et si heureuses de leur indépendance, et de leur amitié que rien plus ne leur semblait désirable.

Dans la voiture, les fleurs embaumaient, rappelant le triomphe de ce soir... Anne n'y pensait plus, toute reprise par la pensée des devoirs de demain, et Henriette s'absorbait à son tour dans la préoccupation du concours à affronter.

— Allez doucement, et passez par la rue Sainte-Catherine, fit soudain Anne qui avait encore besoin de lumière et de vie autour d'elle. Et comme Henriette se tournait, surprise de ce souhait exprimé par Anne la sage, elle lui sourit doucement, en expliquant :

— Je crois que je suis un peu grise, ce soir, et il m'en coûtera de rentrer dans ma chambre sombre et froide, d'y rentrer seule. Me voilà déjà gâtée, ma pauvre Henriette par un tout petit succès... je n'ai pas ta force de caractère, vois-tu, et l'encens, moi, cela m'enivre... et le plus fort, c'est que rien n'y paraît, et je suis sûre que personne ce soir ne s'est douté combien j'étais contente, oui, contente...

Toutes deux ne parlèrent plus, toutes à la joie de regarder la foule animée qui sortait des théâtres et des cinémas, se hâtait vers les grands cafés, et les maisons brillantes où l'on se sent attendu. Cette joie leur fit mal pourtant ; personne ne les attendait les deux vaillantes, et elles allaient rentrer dans de petites chambres à peine arrangées, où rien ne vivait de leur vraie pensée, des petites chambres où elles n'arrivaient que le soir, brisées de fatigue et torturées de sommeil

Soudain la grande clarté s'éteignit, la voiture filait maintenant dans une rue triste en profilant son ombre agrandie sur la neige grise. Anne était chez elle. Elle se pencha et embrassa Henriette sur la joue.

Et tandis que la voiture continuait dans la nuit, Anne Mérival montait les deux étages de sa maison. Les corridors étaient sombres. À peine filtrait-il parfois un filet de lumière de quelques portes mal closes. Mais elle avait l'habitude de regagner ainsi sa chambre dans le noir, et elle ne s'effarait nullement de cette obscurité. À tâtons, elle trouva sa porte, et sentit en entrant qu'il n'y faisait pas chaud. Elle frotta une allumette, tourna le gaz, et une faible lumière éclaira une chambre assez grande, mais où rien d'élégant ne dominait. Prestement, elle enleva sa jolie robe rose, défit ses longs cheveux blonds, et dans sa robe de nuit, elle apparut si mignonne et si fragile que s'apercevant dans la glace, elle eut presque pitié de cette petite créature qui rêvait pourtant de bien grandes choses.

— Mon Dieu que c'est laid ici ! dit-elle tout haut pour se soulager. Puis comme elle frissonnait, elle tira de son lit, la couverture de laine, s'en enveloppa commodément, s'assit à sa petite table, et se mit à écrire :

« Vous auriez été content de moi, ce soir, je le crois, mon cher Jean, content de mon tout petit succès. Cela s'est bien passé. La salle était sympathique, et la conférencière fut un peu applaudie... Mais je vois votre regard mauvais se détourner... Non, vous n'aimez pas que je parle de ces choses, et rien de ce qui touche à ma vie laborieuse ne vous intéresse. Vous lui en voulez à cette vie-là de m'avoir sortie de l'ornière, où je végétais là-bas, et où pour rien au monde je ne voudrais retourner toute seule... Non, rien ! Pourquoi ne voulez-vous pas revenir de vos théories surannées, qui interdisent aux femmes de chercher leur voie et de la suivre... L'idée est en marche, mon ami, et seriez-vous plusieurs qui comme vous, trouveriez indignes les pauvres petites ambitions de la femme, qu'elle ne songerait pas moins à les faire triompher... Et quand il s'agit de la femme que vous aimez, vous devenez tout simplement féroce, et rien ne peut vous faire pardonner la liberté que nous prenons d'avoir du talent. Et vos préventions ne se tournent que vers la littérature. Vous admettez qu'une femme soit artiste, mais vous n'admettez pas qu'elle acquiert une notoriété littéraire. Ce n'est pas très logique mais cela vous occupe en vérité fort peu. Dans le domaine de la pensée, vous voulez être seuls à régner. Et puis, vous alléguez que votre amour s'énerve de voir la femme que vous aimez, livrer sa pensée, dévoiler son âme, et mettre à nu son cœur, devant la foule indifférente qui peut en prendre toute la part qui lui est ainsi abandonnée... Mais croyez-vous vraiment, mon ami, qu'une musicienne n'en donne pas tout autant ? Vous direz non, parce que vous la comprenez moins, mais ceux qui entendent notre sublime Henriette vous diront bien que oui, s'ils veulent être sincères. Dans la littérature, nous nous manifestons plus entièrement peut-être, mais c'est ainsi que la joie devient plus profonde et plus entière... Autrement comment vivrions-nous, nous les pauvres femmes qui devons lutter jour par jour, pour arracher notre vie, si nous n'avions la joie complète de réaliser un idéal... ? Et tout le bien qui se peut faire ainsi, par la seule magie d'un article ne l'imaginez-vous pas ?... Je vous parlerais peut- être de la profonde émotion que je viens de vivre ce soir dans la douceur sereine de mon rêve de prêcheuse patriotique, si je ne sentais vos yeux impatients et votre bouche prête aux mots méchants que j'ai déjà entendus...

« Mais néanmoins, je tiens à vous dire combien je suis fière de servir si faiblement que cela soit, la cause que j'aime par-dessus tout, de notre toute humble littérature... Et si je persiste à vous dire ces choses, c'est que je considère comme une faiblesse indigne de vous, cette manie de bouder la tâche que j'ai acceptée avec tant d'enthousiasme, et par nécessité... Auriez- vous préféré me voir mesurer du ruban dans l'unique magasin de notre village, vendre de l'indienne à nos braves ménagères, choisir le tabac de nos excellents fumeurs, discuter sur les mérites du tweed anglais, et sur la supériorité de l'étoffe du pays... Mais oui, vous auriez mieux aimé me voir croupir dans le milieu étroit et obscur où j'étouffais, plutôt que de me sentir prise par une popularité qui déroute et horripile votre conception de la vie féminine. Routinier, va ! Mais c'est ce routinier-là que j'aime et depuis quand, vous en souvenez-vous, vous Monsieur le Grognon ?... Depuis toujours, je le crois... Depuis que nous sommes de petits êtres jetés dans le vaste espace, sur le même coin de planète... Ce n'était pas joli chez nous, mais comme c'était bon tout de même d'être là-bas tous les deux, se promenant au bord de notre grand fleuve... En avons-nous jeté des cailloux qui faisaient rire la belle eau bleue ?... En avons- nous assez ramassé des coquillages... J'ai toujours celui où vous avez écrit : « Anne ma petite femme ». Étions-nous assez gentils tous les deux, nous aimant tant... Et nos courses folles tout le long des prairies qui sentaient bon, vous en rappelez-vous, Jean ? Et les côtes que nous grimpions à travers champs, et que nous déboulions ensuite avec des cris joyeux... Et plus tard, nos promenades au clair de lune en raquettes, ou en traîneaux. Avons-nous assez rêvé, et nous sommes-nous assez aimés tout de même ! Dans ce temps-là, nous ne discutions guère l'avenir, pauvres enfants que nous étions, nous ne croyions pas que le cercle familial se romprait si tôt, et il s'est rompu bien vite pour moi... J'ai été jetée à la côte comme une épave, toute seule ou à peu près... Si vous l'aviez pu, vous m'auriez emportée je le sais bien, et mise à l'abri, mais voilà vous n'étiez encore qu'un tout jeune homme... et il me fallait vivre... Plus tard, vous ne voudrez plus que j'écrive... Vous serez le tyran qui me fera pleurer... Mais c'est égal, Jean, et je crois que l'heure venue tous les sacrifices s'accompliront devant notre cher amour exaucé... Mais en attendant, souriez-moi un peu, même les soirs où j'ai connu la fièvre du succès !

« J'ai vu du beau monde... Et il y a des yeux, – voyez cette habitude de tout vous dire, – oui des yeux qui m'ont poursuivie étrangement, et que je ne saurais dire s'ils étaient sympathiques, fureteurs ou cruels, des yeux que vous ne connaissez pas et qui étaient peut-être tout bonnement distraits, mais qui m'ont quand même intriguée, parce que je ne les ai pas compris... C'est égal et vous savez jusqu'à quel point je suis restée superstitieuse, digne fille des Bretons, mes aïeux, j'ai l'impression que ces yeux-là joueront un rôle dans ma vie, car autrement pourquoi les aurai-je tant remarqués... Mais calmez-vous, mon cher jaloux, ces yeux-là sont mariés ; ils accompagnent un personnage réfrigérant, bourru, et ils passent pour être des yeux fidèles... Et d'ailleurs vous savez que les miens, je vous les garde, purs, immensément ! Et puis, bonsoir, mon cher et unique malcommode, bonsoir... Et demain en lisant les journaux, ne soyez pas trop furieux si l'on ne me renvoie pas tout droit à Clair Ruisseau... »

II

Au réveil Anne Mérival ne pensait guère aux émotions de la veille, elle tourna ses yeux ensommeillés vers la fenêtre, et fut heureuse d'y voir briller le soleil sur le givre, en reflets diamantés. Les vitres rendues opaques par le froid, jetaient mille rayons, et la jeune fille comprit qu'il faisait froid et clair au dehors, et un léger frisson la saisit. Elle avait besoin de chaleur, la petite fille, et de se trouver dans cette grande pièce maussade et laide lui fit mal. Elle eut peur soudain d'une vie passée dans des meubles étrangers, au troisième étage d'une haute maison, avec pour compagnons, de vieilles filles rébarbatives et de tout jeunes gens, universitaires, employés de banque ou de commerce et quelques vieux barbons taquins et capricieux... Elle avait l'horreur de ces milieux mêlés où il lui fallait vivre sans rien livrer d'elle-même et elle savait que le mariage seul pourrait l'arracher à cette pension de famille où elle remontait chaque soir, le cœur las, infiniment...

Anne sourit aux petits feuillets tracés la veille, et qui attendaient sur la table à écrire. Elle s'en empara avec une joie jeune, et y mit un seul baiser, mais combien fervent... Le devinera-t-il ? questionna-t-elle tout haut. Mais en son regard monta une angoisse... Que deviendrait-il pourtant son beau bonheur ? Elle le sentait menacé, et ne songeait même plus à le défendre... Ne serait-ce pas contre elle-même, contre la volonté qu'elle sentait grandir en elle qu'elle devrait un jour, le garer. Elle eut peur de la pensée qui montait affolante, et vivement, à la course, elle termina sa toilette, ramassa toutes ses petites choses, se coiffa d'un toquet de velours d'où s'échappaient les cheveux fous qui frisaient aux tempes et encerclaient les oreilles petites et roses. Elle se regarda toute blanche et toute blonde et se sourit, contente de n'être ni laide, ni vieille et d'avoir quand même du talent et de la sagesse.

Elle descendit deux longs escaliers, et aboutit à l'étage sous terre, où l'on mangeait. Elle trouva tout le monde à table, et son arrivée fit sensation. Les jeunes gens la félicitaient. Ils avaient tous tenus à aller l'entendre, et ils étaient revenus sous le charme de son talent... Les vieilles filles elles- mêmes se dégelaient. Elles n'avaient pas le courage de se montrer agressives et mordantes, et elles souriaient d'autant plus volontiers aux éloges des jeunes que ce succès marquait un triomphe pour leur sexe. Et toutes, féministes convaincues professaient à l'égard des hommes des principes presque sauvages. L'une d'elles, qui sténographiait du matin au soir, des textes nuageux chez un notaire de la rue Saint-Jacques, proféra : « Enfin, Mademoiselle Mérival, si peu féministe que vous vous prétendiez, vous avez tout de même prouvé hier soir, que les femmes avaient autant de talent que les hommes... – Et combien plus de grâce », – affirma la bouche pleine, un étudiant de Laval, enthousiaste et sincère que la joliesse blonde d'Anne enchantait, et qui était disposé à lui accorder tous les mérites au mépris de la supériorité masculine. Tout le monde rit et Anne parce qu'elle était jeune et que tout hommage la troublait un peu, rougit délicieusement, ce qui fit penser à la vieille fille de la rue Saint-Jacques, que cette petite ne durerait pas... Son talent s'userait vite, parce qu'il n'était en somme que superficiel, que les compliments la troublaient étrangement.

Elle était pressée de partir. Très vite, elle remercia d'un sourire tous ces convives sympathiques, et s'empressa vers le devoir qui l'appelait. Quelques pas la séparaient du tramway, et sous la bise froide qui mordait ses joues et lui faisait fermer les yeux de douleur, elle courut presque. Sous ses pas, la neige criait et dans les poteaux de télégraphe, une musique vibrait étrangement. C'était la chanson de l'hiver canadien qui montait dans ce matin clair, et Anne qui en connaissait bien l'enchantement souriait du fond de la pelisse de fourrure qui la gardait jalousement. Autour d'elle tout le monde s'agitait. Les hommes renfonçaient leur casque d'un coup de poing, et vite rentraient leurs mains, dans les poches... Au coin de la rue, le tramway ne venait pas, et la foule qui avait peur de marcher dans ce froid intense se dandinait, pour garder la chaleur aux pieds. Bientôt, Anne fit comme ses voisins, et elle s'oublia à fredonner un air connu sans remarquer qu'on la regardait. Soudain une voix murmura tout près de son collet de fourrure qu'elle avait soigneusement relevé :

— Vous êtes bien gaie ce matin ?

Elle se retourna brusquement, et vit Paul Rambert qui lui souriait. Elle eut envie de lui tourner les talons, par un sentiment qu'elle s'expliqua mal, mais sa gentillesse naturelle l'en empêcha et ce fut très doucement qu'elle répondit :

— Mais, oui, monsieur, et pourquoi ne le serais-je pas : ne fait-il pas assez beau pour cela ?

— En effet, fit-il sans plus la regarder, pourquoi ne le seriez-vous pas ? N'avez vous pas tout pour être gaie, la jeunesse, la bonté et le talent et vous n'avez pas peur du froid vous !

— Le froid et moi, nous sommes de vieux amis, voyez-vous, monsieur, nous avons passé notre enfance ensemble là-bas bien loin, dans un petit trou de village, où vous n'irez probablement jamais parce que ce n'est ni joli, ni amusant, ni fréquenté, mais que j'aime moi, voyez-vous, parce que j'y suis née, et que longtemps, j'ai cru pouvoir y vivre toujours, heureuse et gâtée comme je le fus pendant les premières années de ma vie.

— Votre père n'était-il pas médecin ? demanda-t-il...

— Oui, eut-elle le temps de répondre, – et elle s'empressa vers le tramway, sans même remarquer s'il la suivait.

Elle trouva un petit coin qu'un monsieur complaisant voulut bien lui céder au prix d'un sourire. Alors, elle s'aperçut qu'elle était suivie.

— Je crois avoir déjà rencontré votre père à un banquet offert à sir Wilfrid Laurier, après le grand triomphe de 1896 ?

— C'est bien possible, fit-elle, ne sachant vraiment pas ce que son père avait bien pu faire en 1896. Mais lui reprit :

— Ce soir-là, votre père avait prononcé l'un des plus beaux discours, des plus solides et des plus éloquents que j'aie entendus et je me rappelle encore que sir l'en avait chaudement félicité.

Cette fois, elle leva franchement vers lui des yeux illuminés de la meilleure émotion, et elle sentit que s'il lui parlait encore ainsi de son père elle allait tout simplement pleurer comme une toute petite fille... Mais le regard qui répondait au sien était si comprenant et si profond qu'elle y retrouva toute la flamme sympathique qui, la veille l'avait vaguement troublée, et elle s'en émut comme d'une menace.

Il terminait tout doucement :

— Je ne m'étonne maintenant plus que vous possédiez l'éloquence que vous avez manifestée hier soir... D'ailleurs vous lui ressemblez beaucoup, à votre père, et plus je vous regarde, plus je le retrouve... Mêmes yeux, même sourire, même façon de porter la tête... Savez-vous qu'hier, vous m'avez obsédé ?... Tout le temps que vous parliez, je vous regardais obstinément, cherchant qui vous me rappeliez... Vous savez l'obsession... Et si je ne vous avais pas rencontrée ce matin, si à un certain mouvement de vos lèvres, je n'avais pas retrouvé le sourire de votre père, je le chercherais encore... Vous me pardonnez de vous avoir ainsi abordée et questionnée...

Anne avait levé la tête et ses beaux yeux limpides, souriaient... Et lui comprit qu'il avait aboli toute angoisse dans cette âme jeune et droite, un moment inquiétée... Et pour rien au monde, il n'aurait voulu, il le sentait trop bien en ce moment, se voir refuser la lumière de ce regard qui souriait si discrètement. Était-il sincère ou s'il voulait la rassurer ? Anne ne s'en inquiéta guère, trop heureuse de ce qu'il avait dit de ce père, mort trop jeune, et qui aurait pu briller au premier rang, sans doute, si la vie ne l'avait condamné au rôle mercenaire de médecin de village. Elle le revoyait ce père à qui elle ressemblait étonnamment, rentrant au petit matin, trempé, épuisé, abruti, ou quittant le soir, le livre qu'il avait tant de joie à parcourir... Il avait été l'esclave de son métier, et son métier l'avait tué... Pourtant, elle qui avait de la personnalité et de l'ardeur, avait promis de retourner là où son père était mort, et de reprendre la vie qu'elle lui avait connue, en regardant s'acharner à ce labeur ingrat, ce Jean qu'elle aimait et qui serait tué, lui aussi, sans avoir connu la joie des ambitions comblées, et des espoirs réalisés...

Elle était arrivée, et déjà son compagnon de route l'avait quittée sans qu'elle eût presque remarqué son adieu, toute à la pensée qui la tourmentait comme une tempête.

Anne grimpa rapidement le large escalier qui l'amenait à son cabinet de travail. Elle y retrouva des affections et des éloges. Elle tendit ses petites mains que l'on serrait à l'envi... Elle se sentait aimée fraternellement, et cela lui était bon... Elle s'habituait à cette vie de combat et de travail qui lui offrait des émotions sans cesse renouvelées. On lui parla de l'article... Elle verrait... On ne se gênerait pas, quoiqu'elle fut de la famille, pour dire ce que l'on pensait, et puis c'était Chose du Salut et Machin du Bon Combat qui feraient le compte-rendu, et elle pouvait être tranquille.

— D'ailleurs, termina le jeune Duvert, le plus jeune de la rédaction, d'ailleurs tout le monde marchera à l'œil, et il ferait beau voir que l'on osât vous critiquer... Pour sûr que l'on verrait alors que les rédacteurs du Bon Droit sont des Canayens tout

pur... Pour sûr... Et Anne, avec tous ses camarades, sourit à cet enthousiasme juvénile et réconfortant.

La besogne quotidienne l'attendait. Elle enfila prestement les manchettes qui gardaient sa blouse blanche et se mit à écrire, toute à sa tâche, oubliant ce qu'elle avait fait, ce que l'on lui avait dit, ce qu'elle avait pensé, prise entièrement par le travail qui accaparait le meilleur de son âme et de son intelligence.

Un moment, cependant, elle s'arrêta, et sa pensée vagabonda... Que dirait Jean, là-bas ?... Et puis cette idée qu'elle avait eue de s'émouvoir de certains yeux. Ne serait-elle par hasard qu'une petite fille romanesque, en quête d'émotions

On heurta à sa porte. Elle cria : « Entrez », et vit venir l'une des femmes qu'elle aimait le mieux, et dont elle appréciait vivement les éminentes qualités. Elle s'empressa pour l'accueillir :

— Que vous m'avez fait plaisir hier soir, et comme il me tardait de vous le dire, et de vous en remercier... Vous nous faites honneur, savez-vous bien, et le jour où vous partagerez toutes nos idées, où vous serez définitivement conquise aux intérêts féminins, et à ceux là seulement, ce jour- là, ma petite, quels services vous rendrez à la cause des femmes...

Anne sourit à cet enthousiasme qu'elle connaissait bien, qu'elle ne partageait pas, mais qu'elle respectait tout de même quand elle le voyait servi par une intelligence comme celle de Claire

Benjamin. Elle savait tout ce que contenait de pensée ardente ce cœur de femme, et elle admirait cette vie toute droite que le devoir avait rempli, et qui ne possédait qu'un rêve : celui d'adoucir la vie féminine et lui donner toute la splendeur qu'elle peut convoiter. Claire savait bien qu'Anne était encore loin de son idéal. Elle admirait sans réserve ce jeune talent poétique et charmant, mais elle sentait que c'était plutôt celui d'une artiste que d'une revendicatrice et elle s'attristait un peu de voir tant de bienfait perdu pour la cause qui la passionnait, elle, et rivait toutes ses énergies vers le seul but qui lui semblât digne d'occuper sa vie. Anne n'écoutait que d'une oreille distraite les théories de Claire : elle n'en subissait ni la logique, ni n'en acceptait la nécessité.

Elle trouvait raisonnable que le monde continuât ainsi et ne rêvait nullement d'y rien changer. Et c'était bien ainsi qu'elle plaisait, si ardemment féminine. Cependant, elle n'osait jamais railler Claire et ses idées dont l'exagération chez toute autre l'aurait outrée. C'est qu'elle savait que cette féministe était une convaincue, et que sa conviction était née de faits navrants. Alors que tout souriait à Anne et qu'elle n'avait qu'à se laisser vivre dans la douceur de son rôle bien compris, l'autre devait journellement batailler pour obtenir une place chèrement acquise, par des labeurs étonnants, et une persistance merveilleuse, et que la loi même, s'obstinait à lui refuser. En effet Claire Benjamin, après une enfance de luxe et de beauté, échoua dans une étude d'avocat où son intelligence lui valut bientôt un large crédit. Petit à petit, on s'habitua tellement à lui confier la large part de la besogne qu'elle s'en étonna jusqu'au jour, où dans un soudain éclair, elle perçut que les fonctions qu'on lui abandonnait, elle avait le droit de les faire siennes entièrement, et de n'avoir plus jamais à dépendre de l'intelligence des autres. Alors fébrilement, elle s'était jetée à la tâche, passant toutes ses soirées à creuser des auteurs revêches, et qu'elle se condamnait à aimer parce que ces grimoires lui aideraient à se créer une vie d'indépendance et de fierté.

Anne la regardait tandis qu'elle expliquait ses plus chères théories de liberté et d'indépendance féminines, et en la trouvant si peu femme de traits, de taille et de ton, elle s'étonnait moins de cette prédication ardente qui glissait sur elle, sans la convertir, et qui lui semblait chose bien rude.

— Mais que gagnera la femme à se transporter dans une sphère absolument masculine ? N'avons-nous pas un domaine à surveiller aussi vaste que celui des hommes et bien autrement joli ? affirma-t-elle d'une voix grave.

— Ce que nous gagnerons, ma petite Anne, mais la fierté de nous-mêmes et la sauvegarde de nos talents... Vous n'avez pas éprouvé encore l'injustice d'être exploitée comme une machine, d'être contrainte à un travail asservissant, et de sans cesse peiner pour aplanir le chemin des autres. Et quels autres ? Ceux-là justement qui vous méprisent légèrement, et se réclament d'une supériorité qui est un mensonge, un odieux mensonge ! Pourquoi, s'ils sont sincères, s'ils nous croient des esprits vraiment inférieurs, ne nous laissent-ils pas libres d'avancer, de faire la chasse au succès, de prendre notre place au soleil ?... Non, voyez-vous, ma petite Anne, je suis peut-être un peu aigrie, mais c'est que j'ai beaucoup souffert, beaucoup lutté, beaucoup travaillé. Je pensais avoir prouvé le droit de la femme à exercer une profession que les hommes se réservent, dans ce coin de notre Québec, ce petit coin exclusif, où les idées qui ont cours dans tous les pays du monde sont impitoyablement refusées... Voyez, mon rêve m'échappe encore une fois... La législature vient de voter une brutale réponse qui condamne l'admission des femmes au barreau... Et me voilà, après avoir rêvé d'être quelqu'un, retombée sous une servitude plus étroite et plus lâche... Et j'ai ma vieille mère à aider, deux petites sœurs à élever. La vie est si rude, si rude que malgré soi, l'on est amené à s'armer pour la combattre... Et comme Anne se taisait, ne sachant que dire à cette douleur si sincère, Claire Benjamin eut vers elle, un regard navré :

— Je voudrais tant vous voir employer votre plume à défendre la femme, l'éternelle persécutée... Ne souriez pas ma petite, car lorsque vous aurez souffert de l'injustice et de l'égoïsme des hommes, vous en arriverez à penser que j'ai raison. Mais je n'ose souhaiter une conversion au prix de si dures leçons...

— Mais, Claire, pouvez-vous de votre cas isolé, tirer une conclusion aussi générale ? Ce qui serait très bien pour vous qui avez un cerveau admirable, pour vous qui avez renoncé à toute autre joie que d'élever vos sœurs, ne serait-il pas funeste à une intelligence moins pondérée, et passez-moi le mot, moins virile. Cette carrière que vous souhaitez voir s'ouvrir devant vous n'absorberait-elle pas bientôt des personnalités moins intéressantes que la vôtre, et ne verrions-nous pas une dérivation de nos forces féminines désertant d'autres rôles, mille fois plus beaux que celui d'avocate, et combien plus féminins et plus tendres. La famille, vous le savez bien, Claire, combien il faut la défendre contre toute atteinte et la garder jalousement, si nous voulons ici sauvegarder la race canadienne-française. Le jour où les femmes auront conquis leur indépendance, et trouvé la route qui mène à toutes les carrières, ne professeront-elles pas le dégoût des rôles effacés qu'elles ont si admirablement remplis jusqu'ici ?... Je devine votre objection... Mais les femmes qui ne se marient pas ?... Combien plus seraient tentées de fuir les responsabilités de la tâche si elles pouvaient se créer une vie libre, indépendante et prospère... Regardez parmi les jeunes filles qui travaillent combien se montrent difficiles, exigeantes, dans le choix d'un mari... Elles ne s'abandonnent pas facilement à l'idée d'être aimées et d'être heureuses... Elles ont peur de renoncer à l'existence qu'elles ont su se créer et redoutent les lourds devoirs du demain. L'indépendance matérielle est peut-être le bien le plus apprécié de nos femmes, et se suffire à elles-mêmes devient une ambition fort digne, certes, mais qui n'en conduit pas moins â un danger sérieux... je trouve très noble et très belle cette conception de la vie, mais à l'expresse condition qu'elle n'éloigne pas des devoirs mille fois plus sérieux et mille fois plus sacrés.

— Je suis une arriérée, ma bonne Claire, mais vous pouvez croire que rien au monde ne me serait plus doux que de voir votre rêve s'accomplir... Seulement il ne faut pas me demander d'écrire là-dessus.

— Enfin, fit Claire avec son beau sourire, puisque vous ne voulez pas, puisque vous êtes une affreuse petite fanatique, pas assez débarrassée de vos préjugés de village, je n'insiste pas. Mais vous y viendrez, vous y viendrez fatalement, et lorsque vous vous serez, à votre heure, hélas, ensanglantée aux ronces du chemin... Mais je vous soupçonne bien ma petite de porter en votre cœur quelque grand talisman contre les idées que je tente de vous insuffler, et il doit exister de par le monde un homme heureux qui serait fort scandalisé de m'entendre ainsi parler à son idole...

Claire riait de ce bon rire qui sonnait franc comme son cœur même. Anne sérieuse voulut tout lui dire. Il lui semblait qu'il serait bon de se confier à l'amitié loyale de cette amie plus vieille que le chagrin avait déjà mûrie profondément.

— Vous ne vous trompez pas Claire. Il existe en effet ce personnage dont vous auriez bien envie de vous moquer si vous l'entendiez ridiculiser la femme moderne. Et moi-même qui vous semble, à vous, si en arrière de mon temps, je lui parais à lui, un être de fantaisie, un peu absurde, mais à sa place, et qu'il voudrait bien arracher au public. Il déteste ma carrière, et rien de mon succès ne le touche. Tout est critique et fâcherie entre nous quand j'ose effleurer ce sujet... Lorsqu'il fut décidé que je devrais gagner ma vie, il eut un grand désespoir de ma décision, et tenta de me dissuader par tous les arguments possibles. Je tins bon parce que, quoique vous semblez croire, Claire, je suis capable de décision, et de décision énergique.

— Il aurait préféré n'importe quoi au rôle que j'ambitionnais, et je sais que chaque ligne que j'écris lui est une torture... Tout cela est déraisonnable et ridicule, je le sais bien, et j'ai résisté à toutes les tentatives qui voulaient me détourner de la carrière choisie, – et que j'aime, Claire, que j'aime à un point que vous ne pouvez soupçonner, – mais qu'il me faudra pourtant quitter le jour où il exigera que je tienne ma promesse...

Nous nous sommes aimés enfants, et toujours nous avons cru l'un à l'autre. Il était mon rêve, mon idéal, il est devenu mon amour... Alors vous voyez, ma chère Claire, que bientôt, je retournerai vers mon ancienne vie, je reprendrai la tradition des femmes de ma famille. J'irai vivre dans mon village, où je serai la femme du médecin, c'est-à-dire, un personnage...

Sans qu'elle en eut conscience, l'amertume avait noyé les dernières phrases, et la vieille fille qui la regardait eut pitié de cette jeunesse qui s'attristait, sans le vouloir.

— Mais, ma pauvre petite, vous ne pourrez jamais. Jamais vous m'entendez, vous ne sauriez renoncer à la vie brillante que vous avez vécue depuis deux ans, dans un perpétuel éblouissement. Avant de venir ici, vous vous ignoriez vous-même, n'est-ce pas, et osez me dire que vos idées, vos goûts, vos sentiments même n'ont pas varié avec les événements ? Dites-moi plutôt que vous n'aviez jamais vécu auparavant. Je sais ce que c'est, chez vous, un petit coin de pays où la vie extérieure est ignorée... et vous songeriez à rentrer là-bas ? Je vous en défie. Même au bras de l'homme que vous aimez le plus au monde. Et tout à l'heure, Anne vous avez eu un mot involontaire, mais qui peint bien votre état d'âme « lorsqu'il exigera », – avez-vous dit, – « que je tienne ma promesse ». Il faudra qu'il exige, n'est-ce pas ? Mais ma pauvre petite si loyale et si sincère que vous soyiez, vous ne pourrez jamais, vous m'entendez bien, jamais tourner le dos à la lumière que vous avez aimée pour retourner dans l'ombre d'où vous êtes victorieusement sortie. Mais quel homme est-ce donc que celui-là qui veut vous contraindre à abdiquer votre personnalité rayonnante pour vous faire son esclave soumise ?

— C'est l'homme qui m'aime ! répondit Anne simplement, tandis que le cœur lui éclatait d'angoisse.

III

Québec, 1er février 1914.

« Je vous écris, ma chère Anne, de l'Université, même, où j'ai pu trouver un petit coin pour échapper aux taquineries de mes confrères qui m'appellent « l'amoureux de la dame mystérieuse ». La tristesse que je ne parvenais pas à dissimuler tous ces temps derniers faisait croire à une déception, et l'a-t-on assez raillé le pauvre diable qui avait une peine de cœur... Et quelle peine pouvait plus être cruelle que la mienne... La femme que j'aime, que je voudrais cacher à tous les regards, volontairement, dans un besoin de popularité avait méconnu mes scrupules les plus sacrés, et sans souci de me faire un mal horrible s'était révélée à un public qui l'avait de tous ses yeux possédée, pendant toute une soirée... Ô ces gens qui vous ont aimée tandis que vous parliez de cette voix douce que je connais si bien, ces gens qui ont reçu le don de votre intelligence, le meilleur de votre âme, combien je les haïs en ce moment, combien... Ô Anne, Anne, qu'avez-vous fait là... Que la vie vous a donc changée depuis ces derniers mois, et retrouverai-je jamais, l'âme timide et tendre que j'ai tant aimée...

« Vous me trouverez vieux-jeu, ma pauvre petite, et je gage que vous rougiriez de mes pauvres billets s'il vous fallait les montrer à vos brillantes amies, à cette Claire Benjamin surtout dont j'appréhende l'influence. Comment pouvez-vous, vous si féminine et si fine, vous plaire dans la compagnie d'une femme qui ne rêve que de se distinguer à la tribune, et d'ergoter avec des termes de loi. Ne sauriez-vous trouver d'autres amies que cette émancipée qui doit être une fameuse chipie ? Mais quelles amies trouverez-vous, dans le milieu que vous avez volontairement choisi ? Toutes doivent ressembler à celle-là, toutes doivent travailler à déformer votre sens, pourtant bien juste autrefois, de la vie, de la vie que je vous offrirai bientôt petite fille si chère, et qui sera simple, tranquille, lointaine de tous les vains bruits qui vous occupent en ce moment.

« J'ai peur du moment où je retournerai vers vous, peur de vous retrouver si différente de ce que vous étiez jadis. Je sens dans vos lettres un obscur besoin de vous évader de notre amour. Certes, cet amour est encore bien vibrant, vous n'avez pas encore pu l'oublier, parce qu'il est fait de trop de choses qui ont été toute notre existence à nous, là-bas, dans notre Clair Ruisseau que vous ne trouvez peut-être plus joli... Ô Anne, ne dites jamais cela de notre petite patrie. Ne la profanez pas de votre dédain, même si ce dédain est fait de tendresse, la jolie paroisse où nous avons appris nos cœurs, nos pauvres cœurs de rêves et d'illusions... S'il faut que tout cela meurt tragiquement, dans l'oubli, petite amie, ne lui donnez pas l'aumône de votre pitié. Faites mieux, n'en parlez jamais... Vous n'y reviendrez pas avant l'été, n'est-ce pas, vos devoirs et, peut-être autant vos joies vous retiendront bien loin... Et pourtant quel besoin j'aurais de vous retrouver dans le seul cadre où je puisse vous rejoindre, ma chérie, car il ne faut pas me demander d'aller là-bas, j'y souffrirais vraiment trop, et ma souffrance vous atteindrait vous-même dans votre juste fierté. Alors il vaut mieux que je regagne ma campagne, et que j'aille y rêver de la jolie fée d'amour qui bientôt viendra enchanter ma vie...

« Anne, pourtant si vous alliez ne plus m'aimer, un jour et peut-être bientôt... Ne protestez pas, petite aimée, cela viendra peut-être à votre insu, et sans que vous puissiez même vous en défendre. L'abîme se creuse entre nous... Vous l'avez même franchi d'un bond l'autre jour, lorsque sans souci de mon chagrin, vous avez accepté de paraître en public... Tiens, n'en parlons plus car je vous blesserais inutilement. Cependant si je vous demandais de renoncer à la conférence ; si je vous priais là, à deux genoux, ô Anne, de rester dans l'ombre où vous rejoindront suffisamment d'hommages pour vous donner la juste idée de votre valeur ; si je vous suppliais de me donner ce bonheur d'être celle qui fuit la lumière, la trop grande lumière, dites ma petite aimée que me répondriez-vous ?

« Mais je n'ai pas le droit de rien vous demander, Anne, aucun, droit. Je devrais être fier de vos succès, m'en réjouir, les bénir. Et je suis honteux de ces sentiments mesquins qui vous humilient, je le sens, et dont vous préférez sourire, de crainte d'en pleurer... J'ai tant souffert déjà de mon impuissance à vous garder là-bas, prisonnière de mon amour, prisonnière de mes préjugés, car c'est bien ainsi que vous appelez mes délicatesses, n'est-ce pas, du bout de vos lèvres roses, ô ma jolie... Qu'importe si je pouvais vous rendre votre âme d'autrefois si limpide – et si peu ambitieuse. Vous ravoir mon aimée, à moi, bien à moi, sans rien entre-nous qui gâte notre projet d'être heureux l'un par l'autre. Croyez-vous que ce soit encore possible ?

« La nuit de votre succès, ma petite, je l'ai passée dehors, sous la neige qui tombait, harcelante, presque lourde. J'avais gagné la terrasse déserte, hantée de grands fantômes vaporeux. Je regardais Lévis enveloppée de neige voltigeante comme une tulle, et dont les lumières semblaient rire dans un lointain tout blanc. La nuit était douce et sentait bon. Aucun bruit ne troublait le sommeil de notre Québec, notre fier Québec si élégant et si français dans toute sa grâce surannée qui se rafraîchit parfois d'une note moderne qui ne lui enlève rien pourtant de son cachet vieillot... Et j'évoquais une grande cité bourdonnante où rien ne s'apaise, où le sommeil n'atteint jamais à cette détente absolue qui est le grand calme... Nos âmes à nous, Anne, ressemblent à ces deux villes ; la vôtre, avide de bruit et de lumière ; la mienne aspirant à la tranquillité et à l'effacement... Croyez-vous que nous puissions de ces deux contrastes, faire encore du bonheur ? Du vrai bonheur, celui que nous avons rêvé depuis l'enfance, et que le sort brutal vint déjà renverser... Si le malheur qui vous a frappée, petite Anne, était survenu deux ans plus tard, rien de cela ne serait arrivé. Vous n'auriez pas songé à devenir une femme célèbre ; vous vous seriez simplement contentée d'être ma femme à moi, la plus aimée de l'univers... Tandis que maintenant, saurez-vous être heureuse dans l'existence modeste et étroite, où je vous prierai d'entrer avec moi ? Je tremblerai, Anne, oui, je tremblerai lorsque l'heure sera venue de vous le demander... Mais vous allez croire encore que je vous persécute, il n'en est rien petite fille, je me plains tout au plus parce que j'ai le cœur trop lourd et je ne suis ce soir, qu'un pauvre qui mendie... Tout à l'heure avant de vous écrire, j'ai longuement marché. J'ai trouvé l'église qui semblait m'appeler. J'y suis entré, dans un besoin de confier ma peine. Je me suis rappelé votre dévotion à la Vierge, et votre façon de lui parler. Je lui ai dit toute mon angoisse, Anne, toute ma peur de vous perdre, et j'ai prié pour qu'elle vous garde à jamais dans les plis de son manteau bleu, la douce Reine que tant vous aimez. La basilique était déserte ou à peu près. Il ne s'y trouvait que des vieilles femmes qui priaient à voix presque haute. Leurs chuchotements m'agaçaient... et le traînement de leurs pieds tout le long des allées me faisait mal... Je n'aurais voulu entendre aucun bruit entre Dieu et moi... Ces églises des villes ont beau briller d'or, être des monuments admirables, elles ne vaudront jamais pour moi, les modestes sanctuaires de nos campagnes, celui de chez-nous, petite fille, où nous avons dit si souvent le chapelet à voix haute... Puis la petite chapelle sous bois, dans le cap, où tout enfants, nous montions tous les soirs d'été, vous la rappelez-vous, Anne ? Vous y chantiez quelquefois de doux refrains à Marie, et votre voix s'élevait si pure et si sereine, dans la beauté de ce paysage grandiose où le parfum des sapins nous grisait. Et puis nous redescendions doucement, votre bras sous le mien, par le sentier glissant, jonché de pommes de pins que nous écrasions sous nos pas heureux. Nous allions ensuite tout le long de la rive, où chante notre rivièrette, guère plus large qu'un ruisseau, et au fond de laquelle rient de petites roches brunes et coquettes. Ô quel bon temps c'était, et qui ne reviendra peut-être plus... Et l'hiver, Annette, l'hiver où tout était blanc, partout, sous nos pieds et sur nos têtes. De notre vallée, nous ne voyions plus qu'un coin du ciel, les montagnes semblaient rejoindre leurs têtes neigeuses, pour nous cacher à tous les yeux. Nous devenions des isolés, des perdus, des solitaires. Il semblait que rien ne pouvait atteindre à notre thébaïde. Alors dans les courses folles en traîneaux, nous descendions nos casques jusqu'aux menton, nous tortillons de chauds nuages autour de nos cous, et nous dévalions comme des fous, du haut des cimes, jusque dans les ravins en bas tout en bas. Et nous nous lancions ainsi dans l'infini, serrés l'un contre l'autre, vous, les yeux clos, pour ne pas voir où nous allions, moi, attentif à diriger le traîneau, pour que vous n'ayez jamais mal, ô ma chérie... Puis nos ascensions à la raquette jusque dans les bois hauts, là où il y a des loups, parait-il. Mais je n'ai jamais eu peur de ces loups-là, ma petite... tandis que maintenant, j'ai peur que le loup vienne et emporte ma mie, si loin, que jamais plus ne la retrouvera le pauvre berger.

« Déjà des yeux l'ont cherchée la jolie fille toute blonde, et l'ont même inquiétée... Anne, vous allez me traiter encore de vilain, et de jaloux, mais c'est plus fort que moi, je ne voudrais plus que personne ne vous regarde ainsi... Je souffre de vous savoir là-bas toute seule, exposée à toutes les méprises qui atteignent si souvent la femme vaillante et probe... Et si pour répondre à votre raillerie qui était de la mauvaise humeur, je ne voudrais pas vous voir dans l'unique magasin de notre village, mesurant de l'indienne, ou choisissant le tabac de nos vieux fumeurs, je voudrais bien vous savoir auprès de Maman qui vous a tant priée de m'attendre auprès d'elle... Elle n'a pas de fille ; elle aurait été si heureuse d'être votre mère... Vous aviez soif d'indépendance, petite Anne, et vous n'avez pas voulu. Enfin, vous avez désiré faire votre vie, vous avez réclamé votre droit à la liberté, et nous ne pouvions rien pour arrêter votre élan... Vous semblez heureuse, n'est-ce pas l'essentiel toujours, et ce que je désire le plus au monde, en dépit de toutes mes plaintes, de mes grogneries, de mes jalousies, de tout. Souriez Anne, et je serai heureux, moi-même ! Mais voilà le cri égoïste qui jaillit malgré moi ; ne me faites pas trop souffrir ! Je vous aime tant. »

Jean.

IV

Montréal, le 20 février 1914.

« Mon âme timide et tendre, dites-vous... Jean, ai-je jamais eu cette âme-là... le croyez-vous sincèrement.. N'étais-je pas plutôt l'eau dormante, sous laquelle s'agite un rêve tourmenté ?... Je ne sais plus bien moi-même, ce que j'étais, alors que petite fille, et petit garçon, nous allions la main dans la main, dans nos sentiers fleurant le sapinage, alors que vous cherchiez toujours à m'entraîner du côté de la petite rivière, tandis que moi, je tirais fortement pour aller jusqu'au bout de la route où s'apercevait la baie merveilleuse qui nous ouvre le Saint-Laurent... J'étouffais au fond de notre petite vallée, et j'avais cette crainte insensée des grosses montagnes qui descendaient et m'écrasaient tout au fond du val, d'où jamais plus je ne pourrais sortir... Je subissais déjà l'attirance des grands horizons, j'avais déjà, mon pauvre Jean, cette âme qui vole vers les espaces, et réclame de l'air et de la lumière... Et tandis que je me grisais de la brise qui fouettait mes cheveux, et que les yeux affamés d'horizons, je voulais voir si loin, si loin, vous, petit Jeannot rêveur et mystique, vous tourniez le dos au grand fleuve, et vous contempliez la ligne bleue-fâchée que tracent les montagnes de chez nous en touchant au ciel... Et lorsque je vous parlais des palais magnifiques qu'une fée pouvait bien me bâtir, vous n'osiez pas rire, parce que toujours vous fûtes respectueux de mes songeries, mais je sentais que mes contes vous endormaient, et que vous n'aimiez ni les châteaux, ni les fées... Voilà, Jean, et je les aime toujours, moi, les fées et les châteaux... N'en doutez pas, l'on ne change pas d'âme.

« Oui, je vous trouve vieux-jeu, et je déteste cette façon mesquine dont vous jugez ma vie, ma carrière, et même mes amies. Cette Claire Benjamin, entre autres que vous abîmez, et qui est bien l'âme la plus droite et la plus sincère qui soit. Elle n'a pas vos idées, certes, et pourquoi souhaiterait-elle être une femme asservie, alors qu'elle se sent des ressources d'intelligence et d'énergie incalculables. La route est ouverte, pourquoi n'y marcherait-elle pas, elle qui a charge d'âme, et qui veut vivre sa vie. Voilà le grand mot lâché, n'est-ce pas ; vivre sa vie... Et pourquoi pas ? Toutes les femmes ne peuvent être des épouses et des mères. Quelques-unes sont condamnées au rôle ingrat du célibat. Pourquoi vouloir les retenir dans les besognes infimes et déprimantes quand elles aussi ont du talent et de l'avenir ? Mais si vous saviez combien peu j'envie le rôle dont rêve en effet cette pauvre et vaillante Claire. Instinctivement, voyez-vous, je la plains... Alors, c'est bien que je ne l'envie pas. Oh ! pas, à un point que vous ne pouvez imaginer. J'aurais l'horreur d'être seule dans la vie, de n'avoir ni bras pour m'appuyer, ni cœur pour me recevoir. J'ai un tel besoin de tendresse ! Vous le savez bien, que je suis une toute petite fille qui a besoin d'être aimée, dorlotée, choyée... Le féminisme, oui ! je m'en moque pour moi, mais je ne veux pas que l'on raille ou méprise le courage et l'intelligence de la femme. Je trouve le procédé mesquin, indigne même. Seulement, je serais désolée de voir les projets de Claire Benjamin se développer, et détourner de leur vraie voie, des vocations meilleures et plus simples, plus féminines enfin. Et je ne voudrais pas écrire un seul mot qui soit une invitation à cette vie libre, indépendante si l'on veut, mais privée des joies qui sont toute notre vie, à nous : un foyer un mari, des enfants... Allez, je reste encore bien modeste dans mes prétentions, et je ne suis pas féministe pour deux sous. Seulement le sort a voulu me contraindre à la lutte, et dans cette lutte, je veux user des armes les meilleures pour triompher. Voilà tout, mon ami, et vous êtes cruel quand vous me reprochez, – avec des larmes dans la voix, je le sais bien, – de me révéler à un public. Il ne faut plus que reviennent ces discussions qui me peinent, mais n'entament nullement mon énergie, Jean, nullement. Vous me pardonnerez de vous le dire ainsi, mais j'ai pris vis-à-vis de vous depuis trop longtemps des habitudes de franchise, pour y manquer aujourd'hui. Et je sens absolument, que si par faiblesse, je vous promettais le contraire, je faillirais à ma parole... J'aime que vous priez pour moi, Jean, et que vous évoquiez les heures, où ensemble nous montions vers la petite chapelle... Quels doux moments, nous avons vécus là dans le soir expirant... Et nous y retournerons à la petite chapelle du Cap, nous y retournerons, Jean, porter notre joie et notre dévotion...

« Les grands temples ne vous plaisent pas ? C'est curieux ! Moi, lorsqu'au sortir de mon travail, je vais prier la Vierge de Notre-Dame, je sens une émotion indéfinissable m'étreindre. Quelle grandeur dans le style de cette belle église, quelle majesté dans cette nef si vaste, quelle émotion mystique plane sur tout ce sanctuaire, immense et sombre, où tout est harmonie et splendeur... Non, je ne puis alors regretter notre petite église avec ses statues tout autour, ses cadres naïfs, ses dorures criardes, non ! Mon pauvre Jean, voilà encore que nous ne pensons pas ensemble, mais qu'importe tout cela si nous nous aimons. L'amour n'est-il pas supérieur à toutes les opinions, à toutes les impressions, à toutes les ambitions... Laissons passer les jours, mon ami, demain vous aurez gagné votre place au soleil, et lorsque vous connaîtrez cette joie ineffable du labeur productif, peut-être comprendrez-vous alors de quelle satisfaction une âme de femme peut être soudain inondée... J'aurai connu avant vous cette fierté incomparable d'être le maître de sa vie, ne soyez pas, jaloux de cette avance, Jean. Bientôt vous aurez pour me juger, un esprit tout autre que celui qui vous anime en ce moment, et vous rend sensible maladivement...

« Et puis, il est une chose que je ne veux pas qui se détruise, Jean, une chose sacrée, ma confiance, et si vous ne cessez de vous faire du chagrin de tout ce que je vous avoue, insensiblement, je glisserai à la cachotterie, et vous n'apprendrez plus que ce que je voudrai bien dire. Mes lettres cesseront d'être le reflet de mes pensées et de mes actes, elles deviendront hypocrites, et peut-être mensongères, tant le besoin de ne pas envenimer votre angoisse dominera toutes mes impressions. Et j'en arriverai à vous en vouloir d'avoir détruit le lien si sincère qui a jusqu'ici joint nos deux pensées, et les a fait se confondre, en dépit de nos façons si diverses pourtant de comprendre et de vouloir la vie...

« Je n'oublie rien de ce qui a fait notre enfance rieuse et douce, nos courses partout dans la neige, dans les foins, sur les grèves et tout en haut des énormes falaises... Je n'oublie pas plus les légendes de notre village... Celles du Clair-Ruisseau et de la petite roche blanche que l'on y jette le premier jour de mai, et qui doit faire rire l'eau follette, autant de fois qu'il y a de lettres dans le nom du futur... Vous rappelez-vous d'avoir boudé tout un jour, parce que ma petite roche n'avait pas opéré la réponse que vous en attendiez... Et moi qui pour vous faire enrager, riait, riait... C'est que je savais bien qu'il radotait, moi, le petit caillou blanc, et que je ne croyais guère à ce qu'il racontait... Et le moulin qui bat son grain à l'heure tragique de minuit... Vous rappelez-vous le soir qu'il fallut passer devant, à l'heure fatidique, après s'être attardés, comme des jeunes fous à la soirée des Norient. Le cœur me battait dans la poitrine, et je croyais mourir sous ses grands coups. Vous me disiez bien : « N'aie pas peur, Annette », mais votre grosse voix tremblait malgré vous. Par malheur, la nuit était noire, et nous avions tout le long chemin à passer sans une maison où brillait une lumière. Le trottoir était étroit et tortueux par places, nous trébuchâmes plus d'une fois. Dans le noir nous voyions déjà les Buttes dont les têtes crépues mettaient une tache plus sombre encore dans toute cette obscurité. C'était là l'endroit redoutable... Je sentais qu'au

bruit du moulin, j'allais m'évanouir, et je priais tout bas la bonne Vierge de nous protéger. Nous passâmes en courant, tous les deux, affolés, et le moulin n'avait pas bronché.

« Mais nous ne pouvons penser au passé toujours et sans cesse. Il y a l'avenir, et il y a bien aussi le présent, celui que vous aimez le moins, et que j'aime, moi, de toute ma joie d'exister. Le présent avec ses fièvres, ses combats, ses travaux, ses espoirs. Mais tout cela est grand et remplit le cœur, ami, et pourquoi toujours soupirer après ce qui est fini. N'avons-nous rien de mieux à espérer ? Vous tremblez en songeant à l'instant qui viendra, et où vous me demanderez de tenir ma promesse, d'être la compagne de toute votre vie... Vous avez peur de ce que sera ma réponse ?... Est-ce que l'on peut connaître les détours du cœur, et ne marche-t-on pas sans cesse dans l'inconnu... Pourquoi ce demain ne serait-il pas tel que nous l'avons voulu ?... En tout cas, vous savez trop bien comment je vous ai aimé, depuis ma petite enfance, et si jamais mon sentiment devait mourir, je ne permettrais à personne autre que vous, de le mettre au tombeau... Je vous le remettrais, Jean, comme une pauvre petite chose flétrie, sous mes soins, et que rien ne peut ranimer, je vous le remettrais en pleurant, mais trop loyale, pour tenter de vous faire croire à vous, que je vous aime encore, pour me faire croire à moi, que je pourrais être heureuse ainsi, sans vous aimer... Et alors, nous irons chacun de notre côté, gardant de notre jeunesse morte, tous les parfums grisants du passé...

« J'ai revu les yeux qui vous ont inquiété, Jean, et si vous saviez combien peu, ils ont pensé à nous émouvoir... C'est ainsi que j'ai su que si l'on m'avait un peu trop regardée, c'était par pure distraction, en pensant à mon père... Et j'ai appris qu'en 1896, papa avait prononcé un discours remarquable, lors d'un banquet politique. Vous savez combien j'ai admiré Papa, et quel souvenir je lui garde, alors vous imaginez facilement combien je me sentis fière de lui. Quel dommage qu'il n'ait pu la vivre sa vie, celui-là, dans un autre centre que celui que sa modestie lui avait fait choisir... Et vous, Jean, qui avez tout l'avenir devant vous, pourquoi vouloir vous ensevelir à Clair-Ruisseau, quand les grands centres absorberaient si bien votre activité intelligente... Mais je sais que je touche là au grand rêve de votre vie, vivre et mourir où ont vécu et sont morts les nôtres, où vous attend votre mère... Vous êtes toujours le Jeannot rêveur, et je suis toujours la petite fille affamée d'horizons... Je ne serai là-bas qu'en juillet, pour ma quinzaine de vacances. Vous savez bien, mon ami, qu'il me sera impossible d'y être plus tôt. J'ai accepté des devoirs, et je n'ai nulle intention de les esquiver. Il est donc inutile de me tourmenter avec cela. Et vous qui serez libre, bien avant moi, puisque vos examens viennent après Pâques, vous ne voudrez pas venir vers moi, rien que parce qu'il vous déplaît de me voir dans le cadre où se vivent actuellement tous mes jours, parce que vos instincts d'aristocrate s'offensent de voir la femme que vous aimez, à son travail... Ne protestez pas, le voilà le fond de votre pensée. Vous en êtes encore à mépriser la femme qui travaille, et sans peut-être vous l'avouer à vous-même. Vous faites une énorme concession à vos préjugés, en ne renonçant pas à moi, parce que, à votre avis, j'ai dérogé, en acceptant de descendre dans l'arène où lutte la femme ; mais afin de ne pas trop souffrir, dans ce que vous appelez si volontiers, votre sensibilité, et que je nomme, moi, sans faiblesse, votre orgueil, vous vous détournez... Vous ne voulez pas regarder, et vous ne voudriez même pas entendre ce qui peut se dire autour de moi... J'ai accepté qu'il en soit ainsi, car j'ai tout de suite deviné ce qui se passait en vous, et loin de me sentir humiliée de votre gêne, j'en fus plutôt amusée... Alors, ne venez pas, Jean, mais travaillez ferme, soyez heureux dans vos examens, donnez à votre mère, cette joie magnifique de voir votre succès...

« J'entends Henriette qui monte en tourbillon, mes trois étages... Elle m'emmène à un concert où elle joue, et je me fais une fête de l'entendre. Son talent se développe prodigieusement. Elle aura sûrement le prix d'Europe, d'ici peu. Avec cela si simple, si digne et si douce toujours. En voilà une qui regrette Clair-Ruisseau, et je la trouve heureuse de n'avoir pas d'ambition... Elle est là, qui réclame le départ, j'obéis.

« Bonsoir Jean, j'aurais voulu vous murmurer beaucoup de choses tendres, pour vous faire oublier les petites duretés que je vous ai dites en passant... Mais il faut toujours regarder en nos deux âmes, loyalement, et ne jamais se dissimuler nos pensées. Bonsoir, mon Jean. Moi aussi, je vous veux heureux, et vous n'imaginez pas combien ! »

Anne.

Madame Paul Rambert,
recevra le mercredi, vingt-cinq mars,
de neuf heures à minuit.

Anne avait trouvé ce petit carton dans son courrier, et le regardait pensivement. Elle ne songeait même pas à accepter. Pourquoi irait-elle dans le monde ? Elle n'en avait ni le désir ni le besoin. Pour faire de la psychologie mondaine ? Cela ne l'intéressait guère. Et puis à quoi bon nouer des relations qui devaient si peu servir. Dans quelques mois, elle s'en irait, et personne n'entendrait plus parler d'elle. Elle avait peur de tout, depuis quelque temps, peur d'elle surtout, du rêve qui l'emportait, comme du rêve qui la quittait. Elle ne savait plus bien ce qu'elle dirait la pauvre petite Anne, désemparée, craintive devant l'avenir qui s'ouvrirait demain... Demain, ce serait Jean médecin, lui demandant de tenir sa promesse. Alors, elle s'en irait. Elle dirait adieu à son petit bureau clair et joyeux : elle n'entendrait plus le sourd grondement des machines qui faisaient vibrer tout le lourd édifice de leur force agissante : elle n'assisterait plus aux discussions des camarades, n'entendrait plus leurs confidences fraternelles... Elle avait pourtant trouvé cette vie agitée et utile bien agréable, et il lui faudrait s'en aller, briser sa plume, éteindre son talent, et oublier même cette page brillante de sa vie, afin de ne pas trop pleurer dans sa solitude. Le pourrait-elle jamais ? Anne songeait, ce matin-là, combien il est difficile d'être sincère avec soi-même.

Le travail la sollicitait, elle s'arracha à ses pensées tristes, et sitôt qu'elle eût touché sa plume, rien ne subsista plus pour elle que l'article à écrire. Elle connaissait cette joie superbe de s'anéantir dans la tâche, de se confondre avec les personnages qu'elle imaginait, et de si étroite façon qu'elle vivait vraiment les pages qu'elle écrivait, toute à la joie de créer des êtres heureux, elle qui ne savait même plus où était le bonheur. Ce matin-là, elle préparait une nouvelle pascale, et il avait beau neiger au dehors, Anne l'oubliait dans l'allégresse de parler du printemps qui ressusciterait... Le printemps, que lui apporterait- il ? Elle s'arrêta d'écrire, pour penser à Jean dont ce serait bientôt l'examen final. Encore quelques semaines, et il serait peut-être médecin. Peut-être ? Anne s'attarda à ce mot, puis soudain, rougit comme si sa pensée lui faisait honte... Pourtant, si Jean bloquait l'épreuve suprême ? Mais comment ce fier garçon, travailleur et consciencieux, irait-il stupidement échouer dans un examen. Cela se voyait, il est vrai, pour les plus vaillants et les plus studieux... Et c'est curieux, mais voilà maintenant que l'idée d'un insuccès hante l'esprit d'Anne, et lui fait presque plaisir. Elle a honte de ce sentiment qui la gagne, et l'obsède. « Après tout, songea-t-elle, je vivrai un peu plus longtemps la vie que j'aime, et je serai toujours assez jeune pour m'enterrer à Claire-Ruisseau. Jean y gagnera à devenir plus sérieux, et moins intransigeant, sans doute.

L'épreuve le trempera, et lui donnera peut-être un peu de cette indulgence que j'aimerais tant chez lui, et qui lui garantirait un avenir plus serein et plus clair... » Mais soudain, la sincérité de la jeune fille s'alarma. N'était-elle pas à se mentir à elle-même ? Cet obscur désir qui montait en elle, d'un échec dans la carrière de son fiancé, n'était- ce pas le reniement de tout son passé, le détachement de son amour, la trahison à sa promesse. Pourrait-elle plus tard, renoncer à cette existence qu'il lui plaisait de vivre dans un milieu pensant et agissant, pour retourner vers le village qu'elle n'aimait plus, et dont tout la détachait. Saurait-elle se plier aux mesquins intérêts de son voisinage, s'intéresser aux menus faits de la vie rurale, reprendre contact avec son terroir, et trouver aux plaisirs de jadis les mêmes joies et les mêmes émotions ? Anne eut un frisson d'angoisse.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! fit-elle, prête à pleurer sur son pauvre Jean.

Elle venait de comprendre que de la réussite prochaine du fiancé dépendrait tout leur avenir.

Si elle ne rentrait pas, cet été, à Clair-Ruisseau, pour toujours, jamais, elle ne consentirait à s'y exiler.

Des sueurs perlaient au front de la jeune fille. Elle les essuya d'un geste rapide, et se remit à écrire... Mais les mots ne venaient plus. Anne pensait à son pauvre petit roman à elle, et une envie folle de pleurer la serrait à la gorge. Elle sentit qu'il lui devenait impossible de travailler, et soigneusement elle réunit ses feuillets, les glissa dans un tiroir et se mit à lire des lettres. C'était une de ses meilleures distractions que la lecture des missives qui, chaque jour, venaient à la journaliste ; quelques-unes simplement gentilles, d'autres insignifiantes, mais touchantes quand même dans leur naïve confiance ; d'autres enfin qui s'offraient à sa fine psychologie et l'intéressaient prodigieusement. À ceux qui lui demandaient : « Vous n'êtes pas ennuyée de toutes ces lettres », elle avait l'habitude d'expliquer le bien qu'elle retirait de cet échange d'impressions avec ses lectrices, et quelle joie lui donnaient des affections dont elle pouvait mesurer la sincérité, par leur parfait désintéressement.

Une voix l'arracha à sa lecture :

— Vous n'êtes pas fatiguée, mademoiselle Anne, et vous ne déjeunez donc pas aujourd'hui ? Savez-vous qu'il est tout près d'une heure ?

Non, Anne ne savait pas. Elle avait tant voyagé, ce matin, la pauvrette, qu'elle en avait perdu la notion du temps. Elle sourit doucement au camarade qu'elle estimait le plus profondément, et dont les conseils venaient souvent au secours de ses inexpériences du métier. Henri Daunois admirait cette petite fille frêle et vaillante, arrivée parmi eux dans la grâce de ses vingt ans, et il s'attendrissait à constater la confiance qu'instinctivement elle avait tout de suite tournée vers lui. Elle ne savait rien de sa vie, sinon qu'il venait d'une ville voisine et qu'il avait du talent, énormément de talent. Lui, ne savait d'elle que son sourire, que déjà il comprit combien il pourrait l'aimer. Ce travailleur austère, qui avait des idées et des habitudes ascétiques, s'émouvait à regarder Anne passer à travers le grand bureau de rédaction avec le bonjour sur les lèvres. Elle lui faisait l'effet d'une fée rieuse qui distribuerait de la joie à tous les pauvres qui tendraient la main. Elle allait plus volontiers vers lui, s'arrêtait à causer, écoutait l'article du jour que le prote tantôt réclamerait, lisait volontiers sa copie à elle et, toute fraternelle, regardait jusqu'au fond des yeux violets où se perdait le reflet vert de son regard à elle. Henri Daunois avait cru accepter une petite sœur ; il sentit bientôt que d'elle il voulait toute la vie. Saurait-il le lui dire ? Il attendait. Peut-être plus tard, quand il serait sûr de ne pas effaroucher la petite fille qui si volontiers faisait de lui son ami. Ne lui avait-elle pas dit, maintes fois, combien elle aurait été heureuse d'avoir un frère qui lui ressemblât. Le jeune homme voulait bien attendre. Il n'était pas de ceux qui commandent au destin, mais il avait foi en son amour.

Anne se hâtait de tout remettre en ordre sur sa table. Et de la petite main qui fourrageait vivement parmi les paperasses, Henri s'empara, l'emprisonna un moment dans la sienne, et regardant Anne attentivement, il demanda :

— Vous êtes toute pâle, ce matin... Malade ?... Fatiguée ?... Triste ?...

— Triste ! lui répondit-elle, sans détourner son regard.

Il ne questionna plus, mais ses yeux l'enveloppèrent d'une sympathie si chaude qu'Anne eut soudain la clarté de ce qui se passait en son cœur, et, d'un geste rapide, elle retira sa main.

— Vous m'attendez, n'est-ce pas ? Je file avec vous.

L'habitude leur était venue de cheminer ensemble vers leur pension respective. Ils aimaient ces minutes de causeries où le travail se racontait, où des projets s'ébauchaient, où le passé se narrait un peu... C'est ainsi qu'il lui avait livré de sa vie sentimentale. Une cousine aimée chèrement, puis morte toute jeune encore ; il laissait deviner qu'il avait un autre sentiment, mais n'osait rien dire de plus. Anne imaginait qu'il avait un amour au cœur, et elle respectait ce secret tout comme elle gardait le sien. Il aurait bien voulu entendre l'histoire de sa vie, savoir si elle aimait, si elle avait souffert, elle aussi, tout comme lui ; mais Anne ne disait jamais rien de son amour. Sa pudeur se serait effarouchée de tels aveux, et Henri ne sut pas deviner ce sentiment. Il rêva alors d'éveiller ce jeune cœur à la vie.

— Vous ne savez pas – fit Anne se rappelant soudain le petit carton reçu le matin. – Voilà que l'on m'invite dans le grand monde, et pour une réception du soir, s'il vous plaît...

Elle riait, gamine, et lui s'amusait de cette gaieté.

— C'est madame Rambert qui vous invite, j'imagine ?

— Elle-même, fit Anne, un peu étonnée.

— J'ai moi-même une invitation. Irez-vous ?

— Que voulez-vous que j'aille faire à la soirée de madame Rambert, mon cher ami ? Je ne connais personne ici, j'y serais délaissée ou à peu près. Et puis cela ne m'intéresse pas du tout.

— Mais si je vous demandais la faveur de vous y conduire, Anne, que diriez-vous ? Vous ne me trouvez peut-être pas assez vieux pour servir de mentor. Et vous êtes bien jeune pour sortir dans le monde sans un chaperon. Je sais tout cela, mais vous êtes, outre une petite demoiselle très sage, une personnalité qui peut se permettre de ne pas agir exactement comme tout le monde. Vous êtes au-dessus des préjugés, des conventions, et même des remarques. L'on nous acceptera comme deux bons camarades, et personne ne songera à dire des méchancetés sur notre compte. Je serais si heureux d'aller là-bas avec vous. Dites donc que vous acceptez ?

— Et vous serez content, très content ?

— Très content, et très fier, affirma-t-il, du rire plein les yeux.

Elle eut soudain une inquiétude :

— Je n'ai pas de jolie robe, savez-vous ? Et je vais avoir l'air de Cendrillon.

— Pas de jolie robe, et la rose que vous portiez à cette conférence, et qui vous faisait si jeune et si élégante. Seriez-vous coquette, par hasard, mademoiselle Anne ?

— Coquette, non, mais il me déplairait infiniment d'entrer dans un salon où mon inélégance pourrait être notée. Je pense que la femme qui manque de goût est incomplète. Mais trouvez-vous vraiment, vous qui êtes déjà allé dans ce beau monde, que ma robe n'y fera pas triste figure ? Il faut me le dire bien franchement, car je vous en voudrais de me trouver mal à l'aise. Vous m'auriez alors mal conseillée, et ce serait bien la première fois...

Ils se mirent à rire. Il leur sembla drôle à tous deux de causer ensemble de ces choses puériles. Henri souriait doucement à la belle gaieté d'Anne ; il voyait le sang remonter à ses joues, et la joie renaître dans ses yeux. Lui-même se sentait étonnamment heureux d'être jeune, et de marcher à côté de cette belle jeune fille dont on prononçait le nom avec respect et admiration.

— Sommes-nous assez enfants, tout de même ! fit Anne.

— Et si nous le voulions, peut-être pourrions-nous ne pas vieillir, murmura Henri à voix presque basse ?

Anne l'avait entendu. Le même soupçon l'étreignit de ce grave garçon qui allait l'aimer. Sa loyauté lui interdisait de laisser germer un espoir impossible, mais faudrait-il donc abdiquer la joie d'avoir une amitié telle que celle-là ?

Simplement elle répondit :

— À notre tour, il nous faudra vieillir. Lui, s'enhardit jusqu'à dire :

— Ceux qui s'aiment ne vieillissent jamais... Vous songez à Philémon et à Baucis, moi je songe à mes vieux, papa et maman, qui se regardent toujours avec les yeux de leur jeunesse, se trouvent toujours beaux, et toujours jeunes, je vous l'assure. Maman fait des petites mines à papa qui guette son sourire, et dont la physionomie s'éclaire quand elle est là, et s'embrume lorsqu'il ne la voit pas tout de suite, en entrant dans la maison... C'est ainsi que j'ai toujours rêvé la vie à deux, s'aimant tellement que l'on oublie que les ans ont passé, et que nous sommes devenus de vieilles choses...

Anne souriait. Elle trouvait si joli d'entendre dire papa et maman à ce grand garçon qui avait bien près de trente ans. De la voir gaie lui fit du bien, et il se mit tout doucement à espérer qu'un jour, elle saurait l'aimer. Quelle joie ce serait d'emporter dans la vie cette jeune femme rayonnante de jeunesse et de talent, de l'asseoir à son foyer, d'en faire sa confidente et son amie, de se l'associer, d'intelligence et d'âme, pour faire la vie belle et l'avenir éclatant. D'ailleurs le hasard qui les avait rapprochés n'avait-il pas voulu cette union ? Henri le croyait sincèrement, et il lui semblait impossible qu'Anne n'y eut pas elle-même pensé. Peut-être ne l'aimait-elle pas encore, mais à se sentir enveloppée de tant de tendresse, elle ne saurait résister, et un espoir doux et fort le rendait déjà heureux...

Ils se sourirent plus doucement, ce jour-là, en se séparant, et Henri ne comprit pas tout ce qu'exprimait de mélancolique regret le regard qu'Anne lui donna tandis que leurs mains se rejoignaient spontanément.

Elle avait compris qu'il ne fallait pas s'abandonner à la douceur d'une affection pareille, mais pour la première fois elle eut, devant le sacrifice qui s'imposait, un grand geste de révolte, et de plein gré elle laissa le courant l'emporter...

VI

— Je t'assure que tu es très gentille...

Mais à l'affirmation sincère d'Henriette, Anne eut cependant une moue.

— Je t'affirme... voulut encore protester la jeune fille.

— Non, non, n'affirme rien, ni toi ni moi ne connaissons cela, ma petite. N'oublie pas que nous sommes à peine débarquées de Clair-Ruisseau, et ce qui nous paraît fort chic, à nous deux, peut faire sourire les vraies élégantes. Mais qu'importe, après tout, je ne vais pas là pour éblouir personne.

— Au fait, pourquoi y vas-tu ? demanda Henriette.

À cette question si nette, Anne ne sut que répondre. Elle n'aurait pu dire à quel mobile elle avait obéi en acceptant la proposition d'Henri Daunois. Elle ne comprenait pas encore tout ce que sa jeunesse comprimée dans le travail réclamait d'air et de lumière. Elle ne saisissait pas qu'elle avait cédé simplement à l'attrait irraisonné de voir une fête brillante, de jouir de la musique, de la toilette, de tout. Et puis, n'avait- elle pas eu irrésistiblement le désir de dire oui à un camarade. Mais ce camarade, jusqu'à quel point était-elle décidée à lui obéir ?... Tout cela était bien obscur, en vérité. Aussi, de quel droit Henriette venait-elle l'entraîner à un examen de conscience ?

— Enfin, pourquoi vas-tu à cette soirée, Anne, et seule avec ce jeune homme ? Que pensera Jean en l'apprenant ? N'aura-t-il pas raison d'être triste, de douter de toi ? Vous vous êtes promis l'un à l'autre un amour profond... Il compte sur toi aveuglément. N'aurait-il pas le droit de se trouver un peu trahi, s'il apprenait ta fugue de ce soir. Car c'est une fugue, et tu es trop intelligente pour n'en pas saisir toute la gravité... D'abord, ces Rambert ne te connaissent pas ; ils s'étonneront de te voir en compagnie de ce jeune homme qui n'est ni un frère, ni un cousin, ni un fiancé. Un camarade, je le sais bien, mais tu n'as ni l'âge ni l'allure, ma petite, qu'il faut pour courir les bals sous une telle escorte...

— Henriette, je t'en prie, n'insiste pas, j'ai promis d'aller à cette soirée, je suis toute prête pour le départ. Monsieur Daunois sera ici dans quelques minutes. Ce n'est pas la peine de me dire tout cela. Si tu voulais me sermonner, que ne l'as-tu fait plus vite ? Maintenant, il est trop tard.

— Mais non, il n'est pas trop tard. Tu peux prétexter une migraine, un malaise, que sais-je ?...

— Je ne prétexterai rien du tout, Henriette, car je veux aller à ce bal. Je viens de comprendre jusqu'à quel point j'y tiens, en écoutant toutes tes objections. Tout d'abord, la pensée de faire plaisir au camarade qui me le demandait m'a seule guidée, mais je m'aperçois que j'y tiens pour moi-même maintenant... que je veux y aller... Oui j'ai besoin d'être jeune, au moins quelques heures dans ma vie, de connaître le monde, le vrai, celui qui brille, celui qui embaume, celui que j'ai toujours ignoré...

— Mais à quoi bon, Anne, à quoi bon ?... Pour garder du regret de l'avoir si peu fréquenté ? Car dans deux mois, Jean sera médecin, et c'est tout de suite qu'il va te demander de partager sa vie. Tu lui as promis. Tu partiras donc, et à quoi t'aura servi, je te le demande, d'avoir frôlé un monde que tu ne reverras plus jamais ?... Anne, pardonne-moi, si je te l'avoue, mais il y a des moments où je ne te reconnais plus, des moments où tu m'apparais étrangère, si différente de la petite fille que j'ai connue là-bas... J'ai peur, alors, de ce qui va venir. Peur que tu ne puisses plus aimer Jean, le pauvre Jean qui n'a jamais pensé qu'à toi, et qui mourrait de te perdre...

— Je ne sais plus bien à quoi je pense, Henriette, je ne sais plus ce que je veux. Les lettres de Jean, toutes pleines de reproches, m'irritent encore plus qu'elles ne m'attristent... Nous ne nous comprenons plus. Et je me demande si jamais nous nous sommes compris. Si loin que je me rappelle, Jean et moi, nous nous sommes aimés... Mais Henriette, je ne sais plus bien ce que je désire, et j'ignore ce que je veux... Demain viendra l'échéance, tu sais laquelle, et je me demande avec terreur si je pourrai payer... Je me sens emportée dans un autre rêve, dont Jean est totalement absent. Et ce rêve est encore imprécis... Je n'aime personne autre que Jean, mais comprends-tu l'horreur où je me débats, le sentiment que je donne à mon fiancé, ce n'est pas de l'amour, appelle-le de tout autre nom qui sera doux et tendre. Mais l'amour, vois-tu, cela emporte toutes les résistances, cela détruit toutes les ambitions, cela balaie tous les autres sentiments. Si j'aimais réellement Jean, n'est-ce pas, j'aurais, à la pensée de le suivre, une joie indicible ? Eh bien, à la seule idée qu'il viendra bientôt me chercher, me prendre à la vie que je me suis faite et que j'aime, oui que j'aime, une véritable angoisse m'étreint...

— Pauvre Jean ! soupira Henriette.

— Oui, pauvre Jean, mais pauvre Anne, aussi. Car tout ce qui m'arrive, je te le jure, je ne l'ai jamais voulu, et je donnerais tout au monde pour redevenir la petite fille qui, là-bas, s'ignorait... Mais ne crois-tu pas, Henriette, que je devais nécessairement connaître cette crise-là, et que cela aurait été horrible pour nous deux, si j'avais compris trop tard, combien l'on est peu maître de son cœur... Je me plais à croire, vois-tu, que tout cela va passer, que c'est un tourment passager dont je sortirai victorieuse, et que, libérée de mon angoisse, je pourrai en toute certitude donner à Jean, ma définitive parole. En attendant, je vais chercher à m'étourdir, et c'est peut-être en voyant combien le monde est mensonger et cruel que je me débarrasserai de ce doute qui m'obsède, et je pourrai retourner vers le rêve de mon enfance, heureuse et sûre de mon cœur. Mais ne me regarde pas avec ces yeux de blâme, ils me font mal, et je mérite toujours ton estime, oui, toujours, Henriette. Seulement, vois-tu, j'ai cessé d'être la petite fille soumise à son destin... J'ai peur de n'être pas heureuse – et j'ai un si grand besoin d'aimer...

— D'aimer... Mais n'aimais-tu pas Jean ? Je vous revois tous les deux, si unis, si confiants, ne pouvant vous passer l'un de l'autre. Vous vous cherchiez sans cesse... Mais si tu ne l'aimes plus, celui-là, ma pauvre Anne, c'est que tu en aimes un autre, ou que tu vas l'aimer, cet Henri Daunois...

— Non, Henriette, je n'aimerai pas Henri Daunois autrement qu'en camarade. Et quel camarade exquis il fait ! Tu n'imagines pas à quel point sa présence m'est agréable et bonne. Entre nous il ne peut y avoir d'autre union que celle de nos intelligences, mais combien cet accord devient parfait, unique, rayonnant... Lui ne songerait pas à me disputer mes meilleures joies. Il n'est ni mesquin, ni étroit, ni tracassier... De là à l'aimer, il y a un abîme, vois-tu. Je devine ce que c'est que l'amour maintenant. Un grand sentiment qui nous emporte, nous ravage, nous massacre, peut-être, mais qui est unique et ne ressemble à aucun autre... C'est ainsi que je voudrais aimer Jean, et c'est peut-être ainsi que j'arriverai à l'aimer, quand j'aurai passé ma crise.

Anne souriait pour cacher à Henriette son tourment profond.

Toutes deux, dans cette chambre mal éclairée, où rien ne souriait à leur jeunesse éclatante, semblaient dépaysées. Anne l'éprouva d'une façon énervante, et embrassant d'un geste tout cet intérieur où elle n'avait jeté aucune grâce, elle exprima avec impatience : « Non, mais est-ce assez laid, ici ! »

Maintenant on l'appelait d'en bas : « Mademoiselle Mérival, il y a un monsieur qui vous demande. »

Elle embrassa au vol Henriette qui lui souriait, incapable de n'être pas heureuse de sa joie, et descendit en courant.

Restée seule, l'amie éteignit la lumière, vint s'accouder à la fenêtre. La nuit était magnifique, éclairée d'étoiles. En bas, elle vit Anne et son compagnon qui s'éloignaient. Elle devina qu'ils causaient gaiement, et la pitié lui vint du pauvre absent qui serait volé. Elle avait toujours eu pour Jean et Anne une tendresse profonde. Elle n'aurait su dire lequel elle aimait le mieux, de lui ou d'elle. Elle les avait toujours aimés ensemble. Cependant ce soir, elle éprouve, en pensant à Jean, un singulier malaise... Trahir Jean, dédaigner son amour... chercher en dehors d'un sentiment si entier et si vrai, le bonheur de sa vie... À quoi Anne songeait-elle vraiment. Elle, Henriette ?... Un pincement au cœur trahit son secret. Elle, l'amie irréprochable et droite, incapable de la plus légère tromperie... Aimerait- elle, sans le vouloir et sans le savoir, justement celui qui ne l'aimerait jamais... Et ce n'est que ce soir qu'elle se devine... La douce Henriette n'y comprend rien. Elle n'imagine pas que la pitié infinie qui monte en son âme éclaircit son mystère. Maintenant, elle ne connaîtra donc plus la paix, elle saura la honte de la tentation. Et le front collé à la vitre froide, elle pleure lentement, tandis que là-haut sourient les étoiles...

Soudain une ombre qui s'avance dans la rue déserte attire son attention. Henriette l'a tout de suite reconnue. C'est Jean. Elle en voudrait douter, mais elle le voit qui monte le perron. Elle entend le timbre vibrer. L'on cause en bas. Elle devine ce qui se dit : « Mademoiselle Mérival est partie au bal avec un monsieur ». Son cœur se broie sous la douleur de Jean. La pauvre, qui n'a jamais compris qu'elle l'aimait ce Jean, et qui agonise de détresse à la seule pensée de sa douleur. Maintenant la porte s'est refermée. L'homme qui descend vers la rue n'est plus celui de tout à l'heure. Il marche courbé, comme sous un trop lourd faix. Toute l'âme d'Henriette s'élance vers lui. Ah ! pouvoir le consoler ! Éperdue, elle le regarde s'éloigner, sans bouger de sa fenêtre. Seulement son front posé sur la vitre glacée brûle d'une fièvre effroyable. Elle sent sa tête éclater, et reste là, combien de temps, à regarder dans cette rue où rien ne passe, et qui semble être loin du bruit et de la vie de la grande cité. Ce calme du dehors n'empêche pas le tumulte de grandir en son cœur apitoyé. Ô le mal qu'a fait Anne, ce soir, inconsciemment, en se jouant, comme une petite fille cruelle. Certes, elle ne pouvait savoir ! Mais comment ne devine-t-on pas quand on aime que l'aimé vers nous s'en vient. Alors, Henriette comprend toute la vérité, car elle ne trouve pas un mot de pitié pour plaindre Anne, bien qu'elle la chérisse sincèrement. Elle ne songe qu'à celui qui est venu de si loin, et qui maintenant erre dans la nuit froide, perdu dans cette ville inconnue, tandis que sa bien-aimée est au bal – avec un autre ! La grande ombre vient de réapparaître au détour de la rue. Henriette la reconnaît, elle la voit lever la tête vers la fenêtre. Sans doute Anne, lui a-t-elle donné la topographie de sa maison, afin qu'il puisse la rejoindre mieux dans ses rêves. Voyant la fenêtre sombre, Jean passe, et Henriette le regarde maintenant aller et venir, comme s'il avait l'intention d'attendre là. Alors, sa résolution est tout de suite prise. Elle passe sa jaquette de fourrure, pose à la hâte son

chapeau, et dévale l'escalier à la course. Dehors, elle frôle au passage le jeune homme qui ne la voit même pas. Alors elle s'arrête, et dit, simplement :

— C'est vous, Jean ?

— Henriette ! crie-t-il avec l'accent du naufragé.

— Vous alliez voir Anne ? fit-elle. Pourquoi ne l'avez-vous pas prévenue de votre visite ? Elle serait sûrement restée à vous attendre. Quelle corvée pour elle, que cette réception, mais l'on avait réclamé l'élégance de sa plume pour mieux raconter les splendeurs de la fête Rambert, et Anne n'a pas cru pouvoir refuser, puisqu'elle n'avait aucune raison sérieuse à alléguer... Si elle avait su... Enfin, vous n'allez pas rester là à l'attendre ? Venez plutôt me reconduire, nous causerons.

Amicalement, elle passa son bras sous celui du jeune homme, et l'entraîna. Du premier jet, elle avait trouvé ce mensonge à lui offrir, pour qu'il souffrit moins. Il lui sourit doucement pour la remercier. Mais il avait besoin de savoir davantage.

— La maîtresse de pension a parlé d'un monsieur qui accompagnait Anne, fit-il, la voix rauque... Vous me comprenez, Henriette, je souffre tant.

— Mais ce n'est pas raisonnable de souffrir pour si peu. Et si vous aviez vu le monsieur, vous ririez bien de votre enfantillage. Un ancêtre, mon pauvre Jean, le Mathusalem du journalisme.

Elle le sentit frémir d'une joie infinie. Ah ! comme elle l'aima en ce moment, et de l'avoir sauvé de la douleur lui causait une allégresse intense. Elle, si loyale, aima son mensonge, et fut heureuse de l'avoir accompli. Seulement en regardant les yeux tristes de Jean, elle sentait sourdre en son cœur généreux une rancune profonde.

— Je n'avais que cette soirée, expliqua Jean ; je retourne à Québec par le convoi de onze heures et trente-cinq. Demain, j'ai des examens à passer... Seulement, voyez-vous, ma petite amie, les dernières lettres d'Anne étaient si attristantes, si différentes de celles d'autrefois, que j'ai eu besoin de la voir... J'ai conscience d'avoir été dur peut-être pour elle... Vous ne savez pas combien je hais cette carrière qu'elle a choisie, et voyez si je suis vilain, mais ses succès m'affligent – parce que je l'aime trop... Pourtant chacun des articles qu'elle signe, et qui sont jolis, délicats et charmants, comme son âme même, je les lis avec adoration... Vous ne savez pas à quel point je l'aime, Henriette ! Je l'aime depuis toujours, elle rayonne dans tous mes rêves, elle illumine tout mon passé, elle est ma vie en un mot. Et je souffre affreusement de la sentir se détacher de moi, s'en aller vers je ne sais où, et je devine la catastrophe... J'étudie avec moins d'ardeur ; ce chagrin qui monte en moi, cette anxiété de perdre Anne me décourage, me neurasthénise presque... Dites donc, Henriette, sérieusement, croyez-vous que je puisse encore espérer ?

— Mais pourquoi ne croiriez-vous plus en Anne, mon ami ? Vous n'avez aucune raison de douter d'elle. Vos soupçons sont presque une injure...

La voix de la jeune fille tremblait. Jean saisit son agitation et en fut ému :

— Vous parlez pour me consoler, Henriette, parce que vous êtes bonne et de si loin que je vous retrouve, c'est toujours avec ce sourire confiant qui éclaire et réconforte. Vous ne savez pas jusqu'à quel point, ce soir, vous m'aurez fait du bien. Je me faisais une si grande joie de revoir Anne, je ne puis vous dire l'impression que j'ai ressentie... Il me semblait que je ne la retrouverais plus, que c'était fini... C'est un peu d'elle que vous m'apportez, petite Henriette, un peu de sa pensée, de son sourire, de sa vie. Vous vous aimez tant toutes les deux ! Mais je songe combien Anne sera triste en apprenant que je suis venu, et qu'elle n'était pas là pour m'accueillir.

Elle m'en voudra peut-être... Elle pourrait croire à de la jalousie, à de la méfiance, et tout cela est si loin de mon esprit et de mon cœur dans le moment. Alors si vous vouliez, nous nous tairions, vous êtes la seule à savoir, et nous laisserions ignorer à Anne que je suis venu et reparti comme un pauvre être.

Ils se dirent adieu, d'un long serrement de mains, puis se séparèrent vivement, émus tous deux, et tous deux craignant de trahir leur émotion. Henriette le regarda s'effacer dans la nuit. Puis, rentrée chez elle, dans une chambrette qui ressemblait à celle d'Anne, elle se jeta sur son lit, et sanglota longuement, irrésistiblement...

VII

Si Anne avait pu jusqu'alors douter de son charme souverain, la foi en elle-même lui fut rendue à cette soirée des Rambert où elle arriva le cœur battant, avec la crainte que sa petite robe rose y fit triste figure. Madame Rambert, de sa voix calme, lui dit de gentils mots d'accueil dont la débutante fut touchée. Elle s'empressa néanmoins de se dérober à une conversation qui la gênait, sans trop savoir pourquoi.

— Elle ne vous est pas sympathique ? questionna Daunois, amusé de l'empressement que mettait Anne à se dérober.

— Elle me fait un drôle d'effet, figurez-vous, elle me donne froid.

— Comme vous êtes spontanée et amusante quand vous voulez ! fit-il en découvrant une Anne nouvelle, gaie, vive, les yeux pleins de flamme et du rose aux joues.

— Dame, on est dans le monde, mon petit Daunois, il va falloir rire. Avec vous, cela me sera facile, vous êtes si indulgent à ma conversation. Regardez tous ces gens à qui il va falloir dire des choses dont l'on ne sait pas le premier mot. Savez-vous, j'ai une peur bleue des gaffes. Je sens que je vais en commettre par douzaines, et je voudrais bien que vous ne me quittiez pas... Mais où est donc le maître de la maison ?

Au moment où Anne le cherchait, Paul Rambert se dressa à l'entrée du grand salon, aux côtés d'un homme que nos deux amis reconnurent immédiatement, et son nom jaillit de leurs lèvres, avec des intonations différentes : Laurier !

Anne, médusée, le regardait de tous ses yeux, le grand Canadien dont elle connaissait l'image, et à qui son père avait voué un véritable culte. Elle comprenait du premier coup l'emprise qu'un tel homme pouvait exercer sur les foules, et elle sentait que, pour lui, elle serait capable de se dévouer jusqu'au sacrifice sans qu'il lui en coûtât le plus petit effort.

La grâce un peu sèche de madame Rambert s'humanisa soudain devant cette puissance qu'elle admirait et qui lui faisait l'honneur de paraître à une réception qui, de cette présence, prenait une allure presque officielle, et pour cette femme ambitieuse autant que froide, qui ne visait qu'à monter, la venue de Laurier était un triomphe de très belle qualité. Le grand homme fut vite entouré. À côté de lui, Rambert se prodiguait, présentant, saluant, causant et riant. Anne, qui le regardait attentivement, rencontra soudain ses yeux. Il eut tout de suite une expression heureuse que son sourire acheva de ponctuer, et se dégageant, il vint à elle d'un grand élan :

— Je ne vous ai pas vue arriver... Mais comme je suis heureux que vous soyiez venue... et vous aussi, Daunois, acheva-t-il, en tendant la main au jeune homme.

— Vous êtes charmant de m'accueillir ainsi. Et quel bonheur de voir monsieur Laurier d'aussi près. Savez-vous que c'est la première fois...

— Vraiment, vous ne le connaissez pas ? Alors c'est moi qui vous le présenterai, et vous allez voir comme il sera content de rencontrer la fille de l'un de ses anciens disciples.

— Je me sens gênée, si vous saviez... Ne me présentez pas, je serais trop sotte pour savoir lui parler...

— Mais, non, mais non, vous serez tout de suite à votre aise, c'est l'être le plus aimable qui se puisse imaginer. Venez-vous, Daunois ? Anne s'avisa alors de l'attitude peu enthousiaste de son compagnon qui s'excusa :

— Je connais déjà sir Wilfrid, et j'irai le saluer plus tard.

Paul Rambert offrit son bras à Anne, et le cercle qui entourait Laurier se brisa pour leur permettre d'accéder auprès du grand homme qui parut ravi de la jeune fille qu'on lui amenait. Tout de suite, il se mit à lui parler de son père, à vanter son intelligence, ses dons oratoires, sa dignité, sa popularité... À un moment, regardant Anne, il vit, dans les yeux levés vers lui, monter de grosses larmes. Alors avec ce tact qui était chez lui une vertu, il s'empressa de parler d'elle, de la carrière qu'elle avait choisie, du succès qu'elle rencontrait, et pour bien marquer qu'il la connaissait, il exprima l'impression ressentie à la lecture de certains articles. Tout en parlant, il avisa un divan, y fit asseoir la jeune fille et prit place à ses côtés, la questionnant sur sa vie, sur son art, ses lectures, ses délassements, ses meilleures distractions, intéressé à ses réponses, et s'amusant de ses vivacités spirituelles. Anne, mise en confiance, parlait gaiement et librement, avec cette simplicité qui lui donnait un si grand charme. Il voulut savoir comment elle avait connu les Rambert.

— Rambert est l'un de mes meilleurs lieutenants, et un homme que j'estime. Certains le croient ambitieux, parce que sa spontanéité toute française le porte souvent au premier plan de la scène. Il pense beaucoup et agit énormément, mais son désintéressement, comme son dévouement, est absolu. Il est bon de la façon la plus intelligente, et loyal et sincère. Je l'aime beaucoup. Je suis très heureux de vous trouver chez eux, ce soir. Leur maison est aimable à fréquenter.

— C'est la première fois que j'y viens, mais je rencontre souvent monsieur Rambert qui est charmant pour moi. Je connais moins sa femme...

Ici la voix d'Anne faiblit légèrement, et Laurier, avec toute sa finesse, comprit ce que la jeune fille ne voulait pas dire. Il parla pour elle : madame Rambert est froide, mais c'est une femme intelligente, qui voit clair et parle juste.

— C'est possible... murmura Anne, peu convaincue, et Laurier sourit de la voir si sincère avec elle-même et avec lui.

Henri Daunois, sur un signe du grand homme s'approcha :

— Je sais que c'est un bon camarade, dit-il à Anne, en serrant la main du jeune journaliste. Seulement, il ne m'aime pas beaucoup ; aussi faudra-t-il ne pas vous laisser influencer par lui, car tous ces nationalistes[1] sont des gens terribles qui demandent ma tête... Mais au fait, mademoiselle Mérival, si je me rappelle bien le ton de certaine chronique... vous l'êtes bien un peu, vous aussi, nationaliste ?

1 Allusion à une école politique, dont l'influence s'accréditait.

— Il faut me le pardonner, sir Wilfrid, c'est mon péché de jeunesse...

— Comme vous avez raison, et si j'avais vingt ans, je le serais, moi aussi, c'est l'âge des belles ambitions, des rêves téméraires... Plus tard viennent les précisions arides qui nous fixent des buts définis, et nous condamnent à des décisions froides et raisonnées. Mais, finit-il en souriant, aux heures les plus difficiles, devant les problèmes les plus pénibles, comme l'on regrette souvent la belle ardeur de son printemps...

Lorsqu'il les eut quittés, Anne fut tout de suite entourée par les invités qui voulaient connaître cette toute jeune fille à qui Laurier avait témoigné une telle attention. À plusieurs reprises, Rambert se rapprocha d'Anne, s'inquiétant de son entourage, lui présentant un personnage qu'il lui était agréable de connaître, n'oubliant rien qui put lui faire apprécier le souvenir de son début mondain.

Au départ, elle vint saluer madame Rambert qui arrêta froidement ses mots de remerciement et d'adieu !

— Mademoiselle Mérival, je vous saurais gré d'être fort discrète dans votre compte-rendu, et de ne pas insister sur les détails... Les journaux commettent tant de maladresses que nous leur devons parfois notre gratitude pour leur silence...

Anne avait blêmi sous le rappel malveillant de l'hôtesse. Autour des deux femmes, la gêne s'était faite. Seul, Paul Rambert, effaré, osa :

— Marthe !

Sa femme comprit ce que son nom, ainsi jeté, exprimait de reproche contenu, et elle voulut se racheter, mais Anne ne lui en laissa pas le temps :

— Je regrette, madame, que vous vous soyiez trompée en m'invitant. Je ne m'occupe pas de ce service, et je vous en exprime tous mes regrets.

Et d'un léger salut elle prit congé. Paul Rambert la rejoignit au moment où elle sortait.

— Ne me donnerez-vous pas la main, mademoiselle Mérival, et voulez-vous me promettre que le souvenir des heures passées dans notre maison ne sera pas gâté par les dernières paroles de ma femme qui est souffrante ce soir, et a dû faire un grand effort pour recevoir ses invités. Elle est au bout de ses nerfs, et soyez certaine qu'elle n'a pas eu l'intention de vous blesser...

Anne eut un geste insouciant. Que lui importait, en effet ? Jamais, entre cette femme et elle, il ne pouvait y avoir de réelle sympathie. Mais elle eut conscience du tourment qui agitait Rambert, lorsque tendrement il garda, dans la sienne, la petite main qu'il avait sollicitée.

VIII

Anne ne s'étonna pas de l'Henriette nouvelle qu'elle retrouva. Trop de pensées douces et jolies l'avaient envahie, pour que la mine contrainte de son amie d'enfance pût la tirer de la joie d'avoir été jeune et fêtée à cette réception des Rambert, dont elle emportait une vision radieuse, et que la sortie intempestive de l'hôtesse ne parvenait pas à obscurcir.

— Je suis partie, hier soir, sans t'attendre, expliqua Henriette, d'une voix assourdie, parce que...

— Ah ! ma chère, ce que je me suis amusée, interrompit Anne exubérante, tu ne te l'imagines même pas, madame Rambert, est un peu bête, mais il faut lui pardonner... on la dit malade. Lui, est un homme exquis, qui cause admirablement, et vous dit justement les choses qui font le plus plaisir. Il a été particulièrement charmant pour moi. Puis il y avait là Laurier... Quel homme, Henriette, et comme l'on s'explique qu'il soit partout adulé ! T'ai-je dit qu'il avait connu et apprécié mon père ? Il me l'a rappelé, avec des mots émus qui m'ont touchée immensément.

— Et Henri Daunois ? Anne se mit à rire :

— Quel ton agressif pour parler de ce camarade si dévoué et si discret. En vérité, Henriette, Jean t'aurait chargé de faire la police autour de ma fidélité que tu ne parlerais pas autrement. Mais Henri Daunois s'est montré l'ami parfait que je te présenterai quelque jour. Au fait, quelqu'un est venu, m'a-t-on dit, me demander hier soir, quelques instants après notre départ. Saurais-tu qui c'est ?

Henriette ne répondit pas. C'en était fait, dorénavant, elle saurait mentir, à Anne. Tant pis, après tout, puisqu'elle avait choisi, et que ce choix, elle n'aurait su le faire autrement. Elle questionna simplement :

— Anne, diras-tu à Jean l'histoire de ce bal ?

Ainsi interpellée, la jeune fille hésita tout un long moment. Pour la première fois de sa vie, elle sentait combien il serait bon de se taire, de garder un secret envers l'être auquel elle s'était toujours entièrement confiée, et une lassitude lui vint des luttes à soutenir, des reproches à subir, des tristesses à comprendre. Henriette regardait, avec angoisse, ce pauvre petit visage si doux que l'incertitude ravageait. Elle eut voulu avoir pitié, et d'un geste où remontait toute sa vieille affection, elle se pencha vers Anne pour l'embrasser. Mais un instinctif émoi la rejeta en arrière. Le sentiment de sa trahison l'envahit.

— Oui, je lui écrirai tout ce qui s'est passé, Henriette, mais tu ne sais pas combien cette confession va me peser. Il n'est plus, le temps où je me racontais toute avec un si entier abandon... Jean est resté le même, Henriette, mais moi, vois-tu, j'ai bien changé. Je ne suis plus la petite fille de Clair-Ruisseau, j'ai vieilli, et mes rêves ont grandi ! Tu n'imagines pas, Henriette, combien tout cela est douloureux et implacable. Je ne puis m'expliquer, et d'ailleurs Jean ne me comprendrait pas. Il m'aime, lui, tout simplement, et je sens que même la certitude de l'abîme qui nous sépare ne le ferait pas reculer. Et pourtant, chère, jamais je ne l'ai tant éprouvé, je ne suis pas celle qui peut le rendre heureux. Et à la seule pensée qu'il m'emportera, que je ne m'appartiendrai plus, qu'il va devenir le maître de ma vie, le dictateur de mes joies, une épouvante gronde en moi... et je voudrais, je voudrais échapper à cette prise de possession qui m'affole... Ne va pas croire que je n'aime plus Jean, seulement, Henriette, et n'est-ce pas affreux, je m'aperçois que le sentiment très vrai et très sincère que je lui donne... ce n'est pas ça l'amour... l'amour dont je pourrais peut-être faire du bonheur, si je n'avais compris qu'il y a mieux, et si un obscur désir ne grandissait en moi de le connaître, ce grand amour qui nous emporte dans une ivresse incroyable. Et sais-tu, ce que parfois je rêve ? C'est de voir Jean heureux, par une autre, je me prends à souhaiter qu'il aime ailleurs, qu'il m'oublie, mais qu'il m'oublie sans aigreur et sans rancune, simplement parce qu'il aimera mieux...

Il me serait insupportable de le savoir tout seul à pleurer sa peine, et je sens que je ne pourrai jamais ainsi l'abandonner. Comprends-tu bien ce que j'éprouve, Henriette ?

Si Anne avait en ce moment regardé sa compagne, elle aurait tout de suite deviné, à son agitation extrême, toute la pensée qui grondait en son âme enfin révélée. Mais Anne regardait dans le vague, dans l'avenir brumeux et lamentable peut-être, et elle n'eut pas même l'intuition de la douleur qui se manifestait à ses côtés.

— Oui, je comprends, fit Henriette, en se ressaisissant, que tu n'aimes plus Jean que d'amitié et de pitié. Tu as trop vécu de sa vie, tu t'es trop identifiée à l'idée que tu serais sa femme, un jour, pour pouvoir, sans remords, déserter... Mais tu voudrais bien voir venir la délivrance, et tu l'attends vaguement, sans savoir de quel côté elle paraîtra... Tu as confiance en ton étoile, elle ne t'a jamais déçue jusqu'ici. Lorsque Jean viendra te demander de lui donner la main, que tu lui as promise, que répondras-tu ?

— Je ne sais... je ne veux même pas y penser... Il y a en moi une voix qui domine tout, et qui me crie que tout cela s'arrangera, et qu'il y aura du bonheur pour tout le monde...

— C'est très facile de se bercer ainsi d'illusions et de chimères, mais pendant ce temps, les échéances approchent, et ceux que l'on ne pourra payer souffriront...

— Pas plus, à coup sûr, que ceux qui ne pourront pas payer...

IX

Pâques était passé, et le printemps fleurissait. Les bourgeons embaumaient déjà, et bientôt la verdure rira dans les grands arbres, et par toute la terre. Dans la tiédeur d'un matin clair, Anne Mérival s'en allait au travail, heureuse d'être libre, fière de retrouver l'œuvre à laquelle l'avait attachée indissolublement le succès. Elle se sentait jeune et vibrante. Les passants se retournaient pour revoir sa silhouette élégante et fine. Moulée dans un tailleur bleu-marine, un toquet de paille discrètement orné coiffait ses cheveux blonds, d'une nuance chaude et douce, Anne, ce jour-là, était en beauté. Elle le devinait, sans coquetterie aucune, fière tout simplement d'être jeune et de se sentir vivre.

Elle pensait à la dépêche qui tantôt la rejoindrait et qui d'un seul mot trancherait sa destinée. Le jour tant redouté pourtant ne l'effrayait plus, elle en attendait l'arrêt, sans se rendre compte peut-être de la décision formelle qui veillait au fond de sa pensée. Jean sera-t-il reçu ? Elle le croyait sincèrement. L'épouserait-elle ? Elle n'en savait rien, et tout au fond de son âme un espoir imprécis s'animait, fait d'elle ne savait quoi, mais qui allait grandir, monter à la surface et s'affirmer... Et l'ombre descendait sur son joli visage presque enfantin à force de délicatesse dans le dessin des traits, et de fraîcheur dans le velouté de la peau.

Allait-elle renoncer à tout ce qu'elle aimait ? Cela lui semblait impossible. Henriette Mélines avait prédit juste. Anne attendait la délivrance, sans bien savoir de quel côté elle viendrait.

— Vous êtes le printemps même, mademoiselle Mérival... Est-il permis de vous faire des compliments ?

Anne sursauta à la voix de Paul Rambert qui fixa son pas sur le sien, en disant simplement, pour la forme :

— Vous permettez ?

Elle lui répondit d'un sourire joyeux. Sans doute, se pensait-il assez vieux pour se permettre cette liberté ? Anne le regarda, plus qu'elle ne l'avait fait encore dans leurs courtes rencontres, et fut étonnée de le voir si jeune. Quel âge avait-il ? Anne le trouva vraiment séduisant, si aristocrate de ton et d'allure, et portant haut une tête belle par son expression d'extrême distinction. Elle le compara à Jean qui paraissait presque avoir son âge, et qui pourtant devait être beaucoup plus jeune, puis à Henri Daunois, qui n'était ni beau, ni élégant, ni même correct. Elle ne s'était jamais préoccupée, auparavant de ces détails qui lui semblaient plutôt puérils, mais dans ce matin où tout rayonnait et embaumait, ses instincts se raffinaient.

— Vous aimez toujours votre travail, lui demanda-t-il avec intérêt ?

— Si j'aime mon travail, répondit Anne avec feu, mais plus que tout ! Et s'il me fallait y renoncer...

Elle s'arrêta court. Lui, un peu étonné, la regarda. Il s'aperçut qu'elle avait pâli, et que son front s'inclinait sous une pensée trop lourde. Il pressentit tout de suite son anxiété.

— Mademoiselle Mérival, je ne sais ce qui vous obsède, et je n'ai nul droit de le savoir. Cependant, voulez-vous que je vous parle comme un vieil ami, car je suis presque vieux ?

— Oh ! non, vous n'êtes pas vieux, fit Anne vivement.

— Je vous remercie, fit-il simplement, le cœur gonflé d'allégresse... Mais si jeune que vous me trouviez, je me trouve votre aîné de bien des ans, mademoiselle Anne. J'ai commencé à vivre très jeune, j'ai beaucoup vu, et dans des milieux bien différents. Votre talent m'a tout de suite intéressé, j'étais content de votre vaillance d'âme, et j'avais déjà mesuré le succès qui répondrait à vos efforts. Je constate que vous progressez. Et je m'en réjouis, car si vous, vous m'êtes sympathique, parce que votre personnalité s'entoure de bonté et de douceur, j'aime aussi votre art de dire les choses les plus menues, de les envelopper de charme, de les ciseler dans un écrin fort simple mais d'une si exquise structure...

Votre sensibilité est un don fort rare, presque unique, et qui vous servira toujours admirablement ; vous connaîtrez des moments pénibles, des incertitudes maladives, des meurtrissures brutales peut-être, mais vous resterez toujours, je le crois sincèrement, digne de votre talent et digne aussi de votre courage...

— Mais si, pourtant, il me fallait renoncer à tout cela et rentrer dans l'ombre ?

Il y avait de la pitié dans le regard dont il l'enveloppa. Elle comprit, et avec un sourire fatigué, elle murmura :

— Vous voyez que le printemps a ses heures tristes...

— Je vois. Mais il faut lutter et vaincre, petite fille. Pardon si je vous appelle ainsi. Vous me semblez si frêle dans votre angoisse que j'ai eu ce terme involontaire... Oui, il faut vaincre ! Et cela parce que vous avez une mission. Ne protestez pas. Je sais que vous n'êtes pas féministe, vous l'avez écrit maintes fois, et d'ailleurs toute votre œuvre est empreinte de féminité et cela la rend encore plus expressive, plus fine, plus agréable surtout. Votre mission, c'est de rester fidèle à votre talent, de repousser toute tentation de désertion. Vous n'avez pas le droit d'abandonner votre carrière, de priver nos lettres, déjà si peu riches, de votre œuvre. Il faut suivre le sillon... et semer, semer, pour les moissons futures.

Anne se sentait bien humble pour ce rôle écrasant. Et puis avait-elle réellement ce talent qu'on lui prêtait, et Jean n'était-il pas le plus lucide de tous ceux qui l'aimaient, en voulant l'emporter loin d'une carrière où elle trouverait peut-être plus de mécomptes que de joies...

Paul Rambert devina la lutte qui se livrait en ce jeune cerveau, et il éprouva une pitié qui ressemblait à de la détresse.

Enfin la jeune fille releva la tête. Elle avait besoin de parler. Toute sa gaieté et sa confiance s'en étaient allées. Elle avait peur.

— C'est bête de vous dire cela, à vous que je connais à peine, mais je vous ai tout de suite deviné si bon, si comprenant... Voilà. Là-bas, dans mon village, un ami de toujours, qui est devenu mon fiancé, va vouloir bientôt m'emmener... Je croyais l'aimer, l'aimer follement, comme on aime. Je ne savais rien de la vie ; je ne connaissais que lui... Il est encore, et restera toujours mon ami le plus cher, mais j'ai compris que cela ne suffirait plus pour être heureux... Aujourd'hui, je recevrai peut-être la dépêche qui décidera de mon sort... Et si je ne veux pas, si je ne peux pas... J'ai, à la seule pensée de la souffrance que je donnerai, une révolte désespérée.

Elle s'arrêta un moment, puis continua plus bas !

— Nous sommes deux êtres différents, il exècre le métier que j'adore, et ne voudra jamais, jamais, que sa femme livre ses pensées, ses rêves à un public qu'il déteste... Donc, ma carrière s'arrêterait là... J'aurais peut-être eu ce courage de tout laisser en arrière, si vraiment j'avais aimé... Mais me séparer de ce qui me fait vivre, quand je sens le silence de mon cœur, est-ce bien possible ?...

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-il après elle.

Elle se tut soudain, honteuse de s'être ainsi racontée à un homme qu'elle connaissait à peine, et qu'elle avait rencontré par hasard, dans la splendeur d'un matin de printemps. Elle osait à peine le regarder. Elle sentit sa voix trembler, quand il lui dit :

— Mademoiselle Mérival, évitez l'irréparable folie ; ne soyez pas la victime de votre pitié. Allez jusqu'au bout de votre énergie. Sachez vaincre... Mieux vaut pleurer quelques jours que toute la vie.

Il avait dit ces mots tout bas, mais Anne les entendit, et éprouva une impression qui la bouleversa étrangement. Ils avaient marché longtemps, à travers le dédale des petites rues, et ils étaient maintenant arrivés devant les bureaux du *Patriote de l'Est,* dans cette rue Saint-Jacques où s'agitait déjà la foule tourmentée des hommes d'affaires. Ils aimaient la physionomie de cette grande artère de la cité, vers laquelle convergeaient, dès les neuf heures du matin, toutes les activités légales, financières, et politiques de la grande ville. Ils furent séparés par la vie intense qui les reprenait l'un et l'autre, mais chacun d'eux emportait en son âme une obsession cruelle à force d'être douce...

Anne monta vers l'escalier qui la conduisait à son travail. Sur une table, un petit jaune, l'attendait. Elle s'en empara vivement :

> « Reçu ! Suis fou de bonheur. À bientôt la joie suprême ! Jean ».

Elle replia la dépêche sans un sourire, et lentement, froidement, férocement elle la déchira en menues pièces, et la jeta au panier, avant d'avoir voulu la brutalité de son acte. Ainsi de la joie de Jean, elle avait fait un massacre. Elle eut la sensation physique de sa cruauté, et s'en effara. Cette note, que, quelques mois plus tôt, elle aurait accueillie avec une folle ivresse... Aujourd'hui, elle la déchiquetait presque rageusement...

L'échéance était venue, et Anne ne pouvait pas, ne voulait pas payer.

X

Alors ce fut l'échange des lettres qui, d'un côté disait tout, de l'autre, n'apportait rien : échange

énervant d'angoisse pour l'âme qui cherche, de tristesse pour l'âme qui fuit. Anne ne savait pas mentir, et Jean lisait tout ce qu'elle n'écrivait pas. Il savait maintenant que c'en était fait de ses beaux rêves, et que rien ne le sauverait de la douleur de perdre sa bien-aimée. Il acceptait le répit que la jeune fille lui accordait, et il voyait venir juillet, qui la ramènerait à Clair-Ruisseau, avec une tristesse atroce, parce qu'alors ce serait la fin de tout espoir. Il jouissait de ces dernières heures de pitié en pauvre honteux qui ne veut pas s'avouer à lui-même qu'il vit d'aumône. Et lorsque sa mère, dont il était l'unique enfant, voulait lui parler d'avenir, il disait d'un ton dolent qui demandait grâce. « Plus tard, maman, plus tard »... Elle imagina que, dans le cœur de son fils, l'image de la petite Anne s'effaçait, et elle en souffrit comme d'un parjure. Car elle s'était faite à cette unique idée qu'elle aurait bientôt une fille, et que cette fille serait Anne. Dans la maison, elle lui donnait déjà la première place, heureuse d'abdiquer devant la jeune femme qui continuerait sa lignée. Jamais la pensée d'une désertion ne l'avait effleurée, et lorsque Jean la suppliait, en disant « Plus tard », elle avait peur d'une catastrophe que son fils déchaînerait. La pensée de diminuer Anne n'effleura pas son âme confiante. Elle appartenait à la race des femmes qui ne reprennent jamais ni leur cœur ni leur parole, mais qui, pour avoir souvent rencontré la trahison de l'homme, la soupçonnent volontiers.

Peu à peu, dans l'âme d'Anne Mérival l'apaisement se fit. La résolution de s'évader ne faiblissait pas, mais pour mieux s'en pénétrer, elle tissait solidement le lien des habitudes qui l'attachait à jamais à sa nouvelle vie, et rendait toute tentative de l'en séparer inutile. Elle se méfiait de sa sensibilité et armait sa volonté. Maintenant, elle sortait et recevait, elle allait au théâtre et au concert, ne manquait aucune conférence et accueillait tout projet de distraction avec un empressement marqué. À Claire Benjamin qui s'effarait de la voir devenir mondaine, elle répondait en riant : « C'est ma jeunesse qui passe, laissez-moi vivre ». Les plaisirs recherchés n'entamaient cependant pas son ardeur au travail, mais lui rendaient la tâche plus facile et plus agréable. À regarder de près la vie, elle comprenait mieux en quelles contradictions se débattent parfois les âmes, et elle acquérait ainsi des expériences nécessaires à l'expansion de son talent. Elle ouvrait sur le monde de grands yeux et Henri Daunois recevait ses impressions tourmentées. Celui-ci l'aidait à retirer, des choses vécues, les leçons qui devaient l'aguerrir sans diminuer la foi robuste et la jolie indulgence qui la gardaient souriante et bonne.

« Petite salamandre », lui disait-il souvent en riant, heureux de la voir si sereine dominer le mal et échapper au danger. Le succès de son amie Henriette au concours d'Europe lui apporta une vraie joie. Jamais elle ne comprit combien cette amie lui était chère qu'au moment de la séparation qui, pour des années, emportait la petite musicienne vers ce beau pays de France, où elle se réfugiait en toute hâte pour échapper au malaise qui, de plus en plus, opprimait sa quiétude. Loin, elle se calmerait, et trouverait dans son travail le secret d'oublier. Son sacrifice lui semblait d'autant plus difficile qu'elle en savait toute l'inutilité. Puis elle sentait le dénouement bien proche, et elle ne voulait pas entendre les confidences de son amie, ni connaître la douleur de Jean. Elle s'échappa, et si brillante que fut sa sortie, le sourire d'adieu d'Henriette traîne maintenant dans la pensée d'Anne, comme une petite chose fragile autant qu'émouvante, qui fait que, depuis qu'elle n'est plus là, souvent Anne se demande si elle a vraiment connu le cœur de son amie.

Les jours qui suivirent le départ d'Henriette virent Anne désemparée, et toute l'amitié de Claire Benjamin et d'Henri Daunois s'employa à combler le vide douloureux, alors que les lettres de Jean cessaient de prier et de reprocher et atteignaient au ton de la plus sublime abnégation. Pourtant subtile, elle ne saisit pas le sacrifice qui tout doucement montait entre les lignes.

Paul Rambert avait emmené sa femme dans le nord canadien, il tentait ce moyen de ranimer la jeune femme qu'un mal implacable minait, et dont il avait le souci de ménager les dernières forces. Lorsqu'il apprit le succès et le départ d'Henriette Mélines, il écrivit à Anne :

« Petite mademoiselle amie,

« Les journaux m'apportent, avec la nouvelle du succès retentissant de votre amie Henriette, celle de son départ immédiat pour la France. Ce n'est certes pas elle que je plains, mais vous qui aller être privée de cette amie merveilleuse, alors qu'elle vivra de la vie française si belle, si forte, si prenante lorsqu'on sait la comprendre et l'apprécier. Vous devez vous sentir seule tous ces premiers jours, et la sympathie de ceux qui vous aiment saura-t-elle se faire assez active et attentionnée pour empêcher la tristesse de vous dominer ?...

« Nous avons causé, ma femme et moi, de vous, et bien affectueusement hier soir. Elle craint que vous n'ayiez pas oublié la nervosité qu'elle eut à votre égard ce soir, que j'aurais voulu parfait, où vous partagiez la joie de notre maison. Je vous ai dit alors qu'elle souffrait. Son mal empire tous les jours, et la maladie avive en elle de si jolis sentiments. Nous vivons dans une communion de pensées que nous n'avions pas encore connue. De vive qu'elle était, elle ne m'offre plus que de la douceur, et il semble qu'elle cultive d'avance dans ma pensée la place où bientôt elle s'endormira... C'est une chose atroce de voir s'en aller les êtres qui ont occupé notre vie et l'ont souvent dirigée... Vous voyez, petite mademoiselle sympathique, que j'ai bien le droit de vous écrire, puisque vous recevez en votre courrier tous les malheureux. Seulement, je vous demanderai de me faire la gentillesse d'une réponse pour moi tout seul.

« Je vous écris d'une grotte que j'ai découverte, où j'aime à m'étendre sur le sable fin et à rêvasser en écoutant le bruit du silence. J'y emporte mes livres et mes paperasses. J'y écris des lettres et des articles. Le reste du temps j'étudie, et prépare une série de conférences que l'on m'a demandée pour l'automne. Jamais je ne me suis senti une telle ardeur au travail, et j'ai honte d'offrir à ma femme, qui ne peut plus rien faire, le spectacle d'une activité qui déborde. Pourvu que, de toute cette force qui m'agite, je sache tirer quelque chose qui vaille.

« Et vous, petite mademoiselle vaillante, partirez-vous bientôt pour votre village y chercher d'autres sujets qui vous feront nous raconter de jolies choses ? Vos articles me ravissent ; je les lis à ma femme qui les aime. Écrivez sans vous lasser jamais, et surtout, permettez que j'insiste, ne désertez pas ! »

Anne fut heureuse de ce billet comme on l'est des choses que l'on n'espère pas. Elle répondit tout d'un élan, inconsciente de la place qu'allait prendre, dans sa pensée, l'attente de nouvelles missives, et ainsi s'établit, entre Paul Rambert et Anne Mérival, cette intimité que les lettres ont si souvent le don de créer. Elle arriva ainsi à lui livrer de son cœur, sans se douter qu'elle allait donner à ce correspondant le meilleur d'elle-même. Elle se sentait si bien gardée par la présence de la femme qui se mourait là-bas qu'elle n'eût pas un instant l'appréhension du sentiment qui l'envahissait et qui expliquait pourquoi les yeux de Paul Rambert, par une merveilleuse divination, certain soir, l'avaient si étrangement troublée. Quelques lettres suffirent pour opérer le miracle d'amour. Et Anne, donnait à l'un spontanément tout ce qu'elle enlevait à l'autre, jour par jour, de son âme.

Elle éprouvait le besoin de parler de Paul Rambert, elle citait ses mots, exaltait son talent, prédisait ses succès politiques, lui prêtait enfin un rôle brillant, et cela sans se douter de quel mal elle était possédée. Henri Daunois le devina tout de suite, et en fut atterré, sans toutefois se croire le droit d'exprimer une crainte, encore moins une réprobation qui aurait troublé sa limpide petite amie. « Le cœur marche où il veut, se disait-il, et dans le cas d'Anne, elle ne choisit pas, elle subit l'attrait invincible. » Il avait le courage de vouloir une seule chose ; qu'elle ne souffrît pas. Il ne savait comment se dénouerait la situation, mais il espérait que la vie s'arrangerait pour ne pas briser cet être de grâce et de fragilité en qui il avait mis une telle foi. Il la savait incapable du mal, et il souhaitait que le bonheur vînt à elle, sans que ses petites ailes blanches aient frémi. Alors il accepta le sacrifice de la perdre pour qu'elle fut heureuse, et ce sacrifice était si lourd que maintenant les cheveux de Daunois grisonnaient prématurément ses tempes. Il offrit l'exemple de sa foi vive à la petite amie qui l'écoutait pour que le moment venu, elle trouvât dans sa piété la lumière dont elle aurait besoin. Pas un mot ne fut échangé, entre ces deux êtres qui se parlaient tous les jours, qui ne pût faire autre chose que du bien, et l'harmonie de leur entente restait attendrissante de perfection.

Un incident les attacha encore plus profondément l'un à l'autre. C'était la veille du départ d'Anne pour Clair-Ruisseau. Dans la grande salle du journal, elle s'attardait à causer avec Henri Daunois, quand le chef de la rédaction, l'apercevant, manifesta une grande satisfaction :

— Figurez-vous que je vous croyais partie déjà, et j'avais tellement besoin de vous...

Au regard interrogateur de la jeune fille, il expliqua :

— Nous venons justement d'apprendre que madame Rambert – vous savez madame Paul Rambert – vient d'être ramenée en vitesse de la campagne, et transportée à l'Hôtel-Dieu où l'on attend sa mort. Question de jours... Alors j'ai pensé à vous pour l'article, car il nous faut quelque chose de soigné... Le patron y tient... Paul Rambert est un futur ministre... Dame, il faut surveiller la publicité qui le concerne...

Anne était devenue plus blanche que la mousseline qui l'enveloppait :

— Mais je pars demain, monsieur Bouliane, et je ne serai pas là...

— C'est justement pourquoi je suis si content de vous trouver, répondit le journaliste, sans sourciller, car, avant le départ, vous allez bâcler l'article...

— Vous n'y pensez pas, se défendit Anne, je ne puis écrire la nécrologie d'une femme qui n'est pas encore morte... et parler d'elle au passé... Je me ferais l'effet de l'aider à mourir...

— Ô sensibilité féminine ! déclara le chef, mais vous savez bien que cela se fait couramment.

Et baissant la voix, il raconta à Anne et à Henri Daunois que le patron gardait, dans son coffre-fort, une nécrologie préparée pour sa propre femme, un jour qu'elle était bien malade.

— Et comme elle n'est pas morte, il la conserve précieusement pour la passer au moment psychologique... Et si vous êtes là, mademoiselle Mérival, vous n'aurez qu'à faire les retouches... Pour madame Rambert, il nous faut quelque chose de senti, d'abord à cause de son mari, et puis à cause d'elle qui a une certaine réputation d'artiste. Vous me donnerez les feuillets avant le départ...

Henri Daunois regardait le visage ravagé de sa petite amie :

— Je comprends que cela vous bouleverse, car vous n'avez vu jusqu'ici que les beaux côtés de notre métier. Aujourd'hui, je puis vous éviter l'ennui d'écrire un article qui énerve votre sensibilité. Ne vous en inquiétez pas. Je vous donnerai tout à l'heure les feuillets que vous devrez remettre à

Bouliane. Je vous demande un quart d'heure.

— Je vous remercie, mon ami, car je ne pourrais écrire dix lignes, tant je trouve cette façon de procéder odieuse.

Lorsque, plus tard, Henri Daunois apporta à Anne le travail fait pour elle, il comprit, à l'ombre qui voilait ses beaux yeux, qu'elle avait questionné son cœur, et que son cœur lui avait répondu :

— Jamais je n'oublierai combien vous avez été délicat et bon, le remercia-t-elle simplement, et je me demande ce que j'ai pu faire de bien dans ma vie pour mériter un camarade tel que vous... Je veux aussi vous réclamer un autre service... Si madame Rambert mourait pendant que je ne suis pas là, voudrez-vous envoyer des fleurs en mon nom ?

— Certainement. J'enverrai aussi de ma part. Voulez-vous que je mette nos deux noms sur un seul envoi, comme cela se pratique souvent entre camarades ?

Anne eut une légère hésitation pour répondre :

— Je crois qu'il vaut mieux que non.

Et comme, dans un léger geste, elle posait sa main sur la sienne, pour lui demander pardon de le traiter en étranger alors qu'il venait d'agir en frère, il s'efforça de sourire pour pallier tout ce que son offre avait d'indiscret, et pour se punir de l'avoir formulée, lorsqu'il en savait d'avance le destin.

Anne devançait d'un jour son arrivée afin d'être seule au moment où elle rentrerait dans sa maison. Sa maison ! Toute sa vie passée était enclose entre les quatre murs de ce modeste logis où son père et sa mère avaient vécu heureux. Elle ne voulait personne entre ses morts et la petite fille qui revenait après des mois d'absence. Elle avait besoin de leur parler et que personne n'entende ce qu'elle leur dirait, de retrouver les choses à la place où elle les avait laissées, et que rien ne fût touché de tous ces souvenirs auxquels elle désirait si fort se raccrocher. Il était cinq heures du matin lorsque le train fit halte à la station de Clair-Ruisseau. Personne ne la vit descendre.

Anne prit par le petit sentier qui coupait à travers champs, pour atteindre plus vite la maison qui l'attendait à l'ombre de l'église, cachée sous les érables et les saules. La rosée qui mouillait ses pieds, faisait monter de la terre des parfums plus intenses, qu'elle retrouvait avec une âpre volupté. Toute sa petite patrie lui remontait à la tête, et en humant l'air embaumé de ce matin de juillet, Anne espérait recouvrer l'âme sereine qu'elle y avait laissée, et qui lui serait peut-être rendue.

Elle s'arrêta un moment pour regarder l'adorable paysage des hautes montagnes qui encaissaient la vallée et regarder la rivière limpide où les petits cailloux blancs riaient au soleil. Elle écouta la chanson de l'eau rieuse, chanson qui avait bercé tant de rêves, alors qu'elle pensait ne jamais changer d'horizon, et que l'amour de Jean satisfaisait son cœur. Elle salua son village qui s'éveillait radieux, et soudain, pour lui souhaiter la bienvenue, l'angélus sonna. Anne s'arrêta et tout naturellement lui revint le geste désappris de s'incliner au son de la cloche. Elle poussa la barrière qui grinça un gémissement... L'herbe, tout autour de la maison, avait été fauchée, et Anne remercia Jean qui, seul, avait pu ainsi préparer l'accueil à sa petite amie qui ne devait pas, en rentrant dans sa demeure, recevoir une impression d'abandon. « Pauvre Jean » dit-elle, pour le remercier. « Pauvre Jean » ! C'est ainsi qu'elle le nommait toujours, maintenant, lorsqu'elle pensait à lui... Elle poussa la porte et entra. Au lieu de poussière et de désordre, elle trouva tout propre et rangé. Là encore, elle reconnut l'attention de son ami, et un remords lui vint d'être venue seule, alors que, sans doute, il avait espéré la ramener dans le logis de son enfance. D'une potiche de vieille faïence émergeait toute une moisson de fleurs. La maison sentait bon, elle lui faisait fête. Anne rentrait comme si elle revenait d'une promenade, et un moment elle crut qu'elle n'était jamais partie et que la vie d'autrefois n'était pas interrompue. Elle reprit possession de toutes les chambres, et remonta le cours de ses souvenirs. Pauvre petite Anne et pauvre petite vie ! L'émotion qui la tenaillait mettait de la fièvre à ses joues et du feu dans ses yeux. Elle avait la nette impression d'être devenue une étrangère pour toutes les choses qui étaient là et que rien de son passé ne la reconnaissait. Cette pensée étreignait sa gorge et le supplice de son cœur alourdi soudain crispait sa poitrine. Elle avait escompté son retour comme une joie immense, et voilà qu'elle se sentait, au centre de ses pénates retrouvées, encore une absente. Elle aurait éprouvé, à pleurer, presque de la joie, mais les larmes sont souvent une récompense, et Anne ne trouva pas ce bienfait. Elle errait de pièce en pièce, à la recherche de ses souvenirs, et rien du passé ne criait vers elle. Alors elle comprit combien elle n'était plus elle- même, et se soumit à la douleur d'être devenue une étrangère à ses lieux familiers. Elle parla tout haut, pour rompre le maléfice qui l'envoûtait, mais sa voix mourut sous les poutres qui jalonnaient le plafond de leur robuste soutien. Elle comprit qu'elle était venue pour un adieu définitif, et que dorénavant elle resterait une déracinée, que la maison natale reverrait sans joie.

Ce reniement la frappa comme une déchéance, mais elle ne se révolta pas. Un élan l'emporta vers la vie qu'elle avait voulue, et un flot joyeux balaya tout. C'en était fait de son désir de retour. Puisque tout restait silencieux à son approche, c'est que plus rien ici n'était pour elle.

« Personne n'est maître de son cœur, songeait-elle, et j'irai, comme tous les autres, vers mon destin. »

Maintenant, elle pouvait repartir. Elle aurait voulu retourner vers la ville, sans que personne ne la revit... Mais il y avait Jean, son pauvre Jean... Et le cœur d'Anne souffrait de penser à lui. Elle lui devait ces quelques jours, les derniers, pendant lesquels elle s'efforcerait de le convaincre que la perdre ne pouvait pas être un malheur. Elle ne voulait pas, dans cette maison qui avait abrité son âme puérile et douce, parler de passion et nommer l'élu de son cœur. Dans leurs cadres, son père et sa mère souriaient, comme ils lui avaient toujours souri dans la vie. Elle imagina que leurs regards l'absolvaient dans leur merveilleuse expression d'amour, et de toute son âme elle les en bénit.

Elle avait fini d'errer de pièce en pièce, et de redire le « souviens-toi » de son pèlerinage. Sa montre marquait neuf heures. Le village maintenant ne dormait plus et Anne sentit le désir de retourner vers la vie. Elle traversa le jardin qui embaumait le seringa, et elle cueillit les fleurettes blanches à l'un des arbustes. Elle vit que les arbres n'avaient pas une plaie, et que toutes les branches portaient un léger mouvement. Cependant maints petits détails réclamaient : ici, un peu de peinture ; là une restauration ; plus loin une planche à remplacer... Elle songea à quelques belles campagnes où les clôtures n'existaient pas, et qui lui avaient paru si jolies, et elle se demanda si elle ne ferait pas bien d'abolir la sienne. Non, elle ne changerait rien à sa maison, elle aimait à la voir entourée de ce fragile enclos qui la faisait plus privée, plus à elle. À elle, et pour combien de temps ? Anne se posa la question, mais ne voulut pas y répondre tout de suite. Elle reculait instinctivement l'heure des décisions.

Une petite fille la regardait venir en souriant. Anne essayait de la reconnaître et n'y parvenait pas :

— Vous ne me remettez pas, mam'zelle Mérival ? Je suis Louise, la petite Louise à la Marie à Germain...

— Comme tu es devenue grande, fit Anne en l'embrassant, ravie de retrouver cette façon savoureuse de se présenter au village, en nommant les prénoms de deux ou trois générations, pour éviter la confusion des noms de famille se répétant à l'infini :

— Tu es bien Louise Tremblay ? Et comment va ta maman, ton papa, tes petits frères ? Elle prit la main de l'enfant qui continua de cheminer à ses côtés, en lui donnant les nouvelles du canton et quand Anne atteignit la maison des Deschâtelets, elle savait que le fils de Joseph à Pierre allait épouser la fille de François à Philippe, et que le père Grandin avait vendu son clos d'en bas à la veuve Prévost qui y avait bâti une maison pour loger son fils Émile nouvellement marié à la fille de Côme à Séraphin, qui lui avait apporté en dot le moulin du bord de l'eau, une vache, un cochon, deux moutons, dix couvertures de laine du pays, deux douzaines de draps, des tas de serviettes, sans compter le ménage que Louise décrivait avec ravissement. Elle apprit encore que monsieur le curé avait défendu aux filles de sortir avec les garçons, le soir, et qu'il avait dit du haut de la chaire que, s'il rencontrait des couples passé huit heures, il les séparerait et irait reconduire les jeunes filles chez leurs parents... La maîtresse d'école était partie parce qu'elle avait battu Ti-Louis avec une hart, et que le père de Ti-Louis l'avait insultée.

Puis l'enfant interrogea Anne :

— Venez-vous pour rester, mam'zelle Anne ? Et c'est-y vrai que vous allez vous marier avec le docteur Deschâtelets ? C'est un beau garçon, le docteur, fit-elle, d'un ton entendu. Puis, c'est un vrai monsieur, qui n'est pas fier, et qui parle au pauvre monde, comme si c'était du monde riche.

Anne savait que l'enfant irait colporter partout sa réponse, elle eut soin de l'esquiver.

— Me voici arrivée, petite Louise. Tu diras à ta maman qu'elle a une gentille petite fille, et que j'irai la voir bientôt.

— Maman sera bien contente, parce qu'elle reçoit la gazette où vous écrivez, et qu'elle aime bien la lire.

Anne fut touchée de cet hommage naïf qui lui sembla la pensée de tout son village.

Madame Deschâtelets, la main abritant ses yeux, regardait monter Anne vers la maison. Elle eût, en la reconnaissant, un grand cri joyeux :

— Vite, Jean, viens voir qui nous arrive !

Dans un élan de tendresse, elle pressa Anne sur son cœur, puis à Jean accouru, et qui, restait embarrassé elle cria :

— Mais, embrasse-là, voyons, il y a des mois que tu ne l'as vue... En voilà des manières !

— Nous ne vous attendions que ce soir, ma petite, et nous mettions tout en toilette pour que la maison ait un air de fête. Regardez Philippe qui lave l'auto dans la cour. Il astique ferme, le brave gars, c'est sa façon de montrer comme il est content, lui aussi, de vous voir... Mais elle n'a pas déjeuné, cette petite-là, s'avisa-t-elle. Jean non plus. Vous allez donc manger tous les deux, de bons œufs, du beurre frais, de la crème douce, puis des confitures... Les aimez-vous toujours, Anne ?

— Surtout les vôtres, madame, nulle part je n'en ai goûté de meilleures.

Anne expliqua l'heure tardive de son arrivée, sa visite à la vieille maison, sa joie de trouver tout en ordre... Et levant les yeux vers Jean qui la regardait extasié :

— C'est vous, Jean, qui m'avez ainsi préparé le retour... Je vous remercie.

— Il était tout simple qu'il agit ainsi, répondit sa mère, et j'espère que tout le long de sa vie, il songera à votre plaisir.

Les paroles si simples de la douce femme avaient l'autorité d'une décision. Évidemment, ce mariage sur lequel elle avait édifié l'avenir de son fils, était lié à toutes ses pensées comme à tous ses projets, et rien ne l'en pourrait désintéresser.

Elle vit Anne pâle d'émotion, et la crut bouleversée par ce retour vers la maison où elle avait tant de souvenirs. Cette femme, qui n'avait vécu que par le cœur, ne pouvait rester insensible à un tel sentiment, et ses attentions envers la jeune fille se firent plus tendres, plus maternelles.

Jean avait compris que, pour ne pas alarmer sa mère, il devait feindre la gaieté qui était si loin de son esprit, et, dans l'atmosphère qu'on lui créait ainsi, l'âme endolorie de la visiteuse se rassérénait. Elle vivait au jour le jour.

« Comme il ferait bon, pensait-elle, de n'avoir connu que ces tendresses-là, et de pouvoir s'arrêter ici pour toute sa vie. »

Jean et Anne eurent tous les loisirs de se parler, mais ils ne se dirent rien. Tous deux pensaient « demain », dans le besoin de retarder le déchirement de la séparation. Je parlerai avant de partir, se disait Anne, tandis que Jean songeait qu'il ne pourrait dire le mot qui provoquerait la définitive rupture. Dans leur pensée, tout était fini du beau roman de leur jeunesse, mais ni l'un ni l'autre ne voulait parler le premier. Anne s'exaspérait de sa lâcheté, et ainsi elle arriva à quelques jours du départ, sans avoir rien dit.

Elle savait, par une lettre de Daunois que Paul Rambert avait reçu ses fleurs, et sa pensée n'allait pas jusqu'à imaginer des fleurs couchées sur un cercueil. Elle ne voulait pas, de crainte de la joie qu'elle ferait jaillir en elle, songer à cette mort qui légitimait son rêve mais elle se sentait délivrée du poids d'un amour défendu.

Le soir du 31 juillet, sous la large véranda, Anne jouissait de la beauté du soir en attendant Jean parti chercher le courrier du soir. Elle aimait ces moments de solitude que madame Deschâtelets avait choisi pour ses prières, et où elle était absolument seule. Elle rêvassait simplement, délivrée du souci de s'observer, heureuse de cette détente qui l'isolait en face d'elle-même. Tous ces jours de vacance, elle avait refusé les journaux :

« Non, non, j'aurai toute l'année pour les lire ; ici, je me repose, je suis la journaliste en vacances ». Et la nouvelle, que l'on avait commentée devant elle, de l'assassinat de l'héritier d'Autriche et de sa femme, ne l'avait pas alarmée comme un crime qui devait ébranler le monde. Il semblait que rien de ce qui n'était pas la tragédie de son âme, ne pouvait l'occuper... Elle perçut le pas de Jean qui faisait gémir le gravier de l'allée, et l'écouta venir à elle. Il froissait nerveusement son journal, et semblait ne pouvoir parler. Elle eut l'intuition que quelque chose de grave se passait, qui les dominait de très haut.

— Anne, c'est la guerre, la France mobilise. Dans trois jours ses armées seront aux frontières allemandes... On croit que l'attaque se fera du côté de la Belgique. L'Allemagne attendait son heure, et elle s'est formidablement armée...

— La guerre, répéta Anne, la guerre !

Jean s'était assis à ses pieds, et son visage, éclairé par un reflet de lune, apparaissait transfiguré :

— Pourvu que l'Angleterre marche... Est-ce que l'on sait jamais avec elle ?

— L'Angleterre ne marchera que si elle sent ses intérêts menacés...

— La France sera-t-elle encore seule comme en 1870, et aura-t-elle l'éternelle crainte d'être frappée dans le dos ? Ô Anne, se sont des instants pareils qui nous révèlent ce que nous ignorons de notre âme : son invincible attachement à la France belle et fière entre toutes les patries, et dont le sourire éclaire le monde. Songez un peu, petite fille, à ce que représente son soleil ; imaginez qu'il s'éteigne un moment. Que deviendrait l'humanité plongée soudain dans les ténèbres ? Mais pour qu'elle ne meure pas, cette fois-ci, sous l'étreinte abominable qui va la terrasser, il faut des forces surhumaines qu'elle seule ne pourra trouver. On la proclame affaissée, minée, à bout... Vous n'y croyez pas à cette débâcle, moi non plus, parce que nous avons la foi absolue en son immortalité. Et puis si elle devait disparaître, croyez-vous que la vie vaudrait ensuite d'être vécue, alors que serait morte la Beauté, que serait morte la Joie !

Jamais Jean ne lui avait ainsi parlé, et Anne émue de savoir sa pensée tout contre la sienne, descendit sa petite main sur ses cheveux...

Il arrêta un moment pour savourer cette caresse qui le récompensait, puis il poursuivit :

— Anne, ne croyez-vous pas que tous ceux qui l'aiment devront se lever et courir à son secours. Et nous, qui lui devons tant, resterons-nous insensibles et muets devant la leçon d'héroïsme dont elle va, une fois encore, magnifier la vie ?

— Que pourrons-nous pour elle, Jean, de si loin ?

— Si loin que nous soyions, nous pouvons nous rapprocher, et mettre notre cœur à côté du sien, pour qu'elle le sente battre très fort... Nous pouvons aller là-bas, nous battre... mourir pour elle...

— Jean !

— Oui, mourir pour elle, ne serait-ce pas un peu lui payer notre dette...

— Jean !

— Un soir que l'on se serait bien battu, s'endormir sur un champ de bataille, face à un ciel criblé d'étoiles... des étoiles que nous aurions allumées... se dire que la vie a été belle, mais que la mort l'est encore plus, et au nom de sa bien-aimée ajouter celui de la douce France... Croyez-vous qu'une autre mort, Anne, puisse valoir celle-là ?

— Mais, Jean, vous ne songez pas...

— Si, j'y songe... depuis quelques jours, depuis que je lis dans ces journaux, que vos petites mains refusaient de prendre, les sinistres nouvelles qui faisaient pressentir la guerre... Alors j'ai décidé que je serais l'un des premiers à partir.

— Jean, pensez-vous à tous ceux qui vous aiment ?

— Ceux qui m'aiment seront fiers de moi, Anne, car je serai digne de leur amour. Le danger ne signifie rien, voyez-vous, la mort peut tout aussi bien me prendre bêtement au premier coin de route. Il y a une heure marquée au grand cadran... Si cette heure-là s'auréolait d'héroïsme pour le pauvre Jean, ne seriez-vous pas un peu contente de lui ?

— Jean, je vous en supplie, attendez, ne songez pas à partir maintenant...

— Attendre, mais pourquoi ? Si l'Angleterre ne se porte pas au secours de la France, croyez-vous qu'on laissera partir les soldats des colonies ? Nous serons barrés ici, et tout s'opposera à nos desseins. Je sais que des milliers des nôtres donneraient leur vie avec élan, mais cet élan sera vite anéanti. Puis si, comme je veux le croire, l'Angleterre obéit à l'appel impérieux qui lui commande de prendre place aux côtés de la France, le Canada sera sûrement appelé à mobiliser des troupes, mais ces troupes seront de formation anglaise, et nous serons perdus au milieu de soldats qui nous sont étrangers tout autant que si nous n'habitions pas le même pays... Non, Anne, il est un régiment dont je rêve, celui où aboutissent des malheureux, des méconnus et souvent des déchus qui veulent refaire leur âme, et dans un incognito sublime volent à la mort pour racheter une faute ou rehausser un sacrifice. La Légion étrangère, vous le savez, Anne, est un corps d'élite que la France a toujours rangé en face des pires dangers, parce que ces soldats n'accepteraient jamais d'être vaincus !... C'est parmi eux que je rêve de combattre.

Anne s'était penchée jusqu'à lui, et il sentit les pleurs qui tombaient maintenant sur ses cheveux où la petite main s'était crispée. La voix de Jean se fit plus douce :

— Ma petite fille, pourquoi pleurez-vous sur moi, me croyez-vous malheureux de tourner ainsi ma volonté vers quelque chose de grand ? Ici, nous avons la vie trop facile, voyez-vous, et l'effort nous apparaît comme un geste gigantesque, quand pour d'autres, pour des Français surtout, l'acte de donner sa vie sciemment et librement est tout simple.

Il avait maintenant descendu la petite main d'Anne pour y poser sa joue brûlante :

— Pourquoi vous apparaît-il extraordinaire que j'agisse comme un Français... N'en suis-je pas un ? Les siècles auraient-ils détruit les instincts de générosité et de bravoure que des générations de héros nous ont légués... Non, Anne, tout sommeille en nous ; il s'agit qu'un appel retentisse pour que notre âme nous commande : en avant !

— Dites-moi, Jean, fit Anne oppressée, dites-le moi, que je ne suis pour rien dans cette résolution, dites-moi que vous n'avez pas trouvé ce moyen de nous rendre libres tous les deux, dites-le-moi.

— Taisez-vous, petite folle, et ne vous faites plus ainsi du mal. Je partirai, parce que j'ai le goût de la grande et belle aventure de me battre pour la France, parce que je le dois d'abord, et que je le désire ensuite. Je croyais que ma vie s'écoulerait ici dans le calme et l'oubli, près de mère, à vos côtés, mais voilà que la vie me projette hors du cadre accoutumé et me commande d'être un vaillant. L'appel est irrésistible, Anne, et il faut que vous m'approuviez d'y obéir...

— Je vous approuve et je vous admire, Jean, et à côté de vous qui vous révélez si grand, combien je me sens petite. Mais votre mère, qui n'a que vous, et qui n'est plus jeune, votre mère, Jean, aura-t-elle le courage de supporter la seule idée que la mort à tout instant peut vous prendre ?

— Maman est petite-fille et fille de soldats. L'ancêtre est venu avec le Royal-Roussillon ; un aïeul se battit à Carillon, l'autre tomba à Châteauguay, et le père de ma mère mourut à Saint-Eustache pendant la rébellion de 1837, d'une balle au front... Comme vous voyez, Anne ; ils ont tous été des soldats ; je ne ferai donc que reprendre la tradition...

Ils étaient maintenant debout, l'un en face de l'autre, et la lune rendait encore plus tragique la pâleur de leur visage. Ils se regardaient dans les yeux, comme s'ils venaient de se découvrir une âme nouvelle. Anne eut vers son ami d'enfance le geste éternel des confiances, et dans les bras qui s'ouvraient elle se mit à sangloter désespérément. Ce fut lui, alors, qui caressa la tête brune abandonnée sur son épaule, et avec des mots berceurs consola le gros chagrin de sa toute petite fille.

Le lendemain, une dépêche rappela Anne au journal, quatre jours avant la fin de ses vacances, quatre jours qu'elle aurait tant voulu donner à Jean. Il n'eut pas une révolte, pas même un mot pour se plaindre, il acceptait ce sacrifice comme le premier acte de sa nouvelle destinée.

L'entrée en lice de l'Angleterre ne modifia pas la décision de Jean. Il savait que le Canada enverrait des troupes, mais il ne se souciait pas d'être enrégimenté dans une brigade anglaise. Il obtint facilement son passeport, car l'on n'exigeait pas encore d'explications de la part des voyageurs. Il était prêt à partir le 10 août, quand on lui apprit que le bateau de la Transatlantique quitterait son quai de New-York, dès le 9. Déjà des précautions se prenaient pour déjouer les manœuvres ennemies, sur mer, comme sur terre. Anne ne l'attendait que le lendemain, et afin de lui réserver sa journée, elle se multipliait dans les divers comités qui surgissaient de partout, pour organiser la Croix-Rouge et les secours d'assistance à la Belgique où les hordes boches accomplissaient leur œuvre d'affreuse dévastation. Lorsque Jean se présenta à sa maison et au journal, il ne la trouva pas, et ne put lui laisser qu'un mot d'adieu.

« La délivrance, – avait dit Anne Mérival à Henriette Mélines, mais je sens qu'elle viendra. » En effet, elle était venue, et si brutale, si décisive, laissant le remords ineffaçable d'avoir été désirée !

XII

Anne fut déchirée de ce départ et pendant quelques jours elle eut peine à agir. Tant que Jean était là, elle trouvait tout simple de le sacrifier, maintenant qu'il était parti, il lui devenait presque sacré. Elle fut sauvée de sa douleur par la fièvre qui agitait le peuple entier. Elle assista au départ des contingents de soldats français et elle fut impressionnée par la tenue des mères, des jeunes femmes et des fiancées qui regardaient partir leurs bien-aimés, sans défaillance, et ne cédaient à leur chagrin que lorsque le bateau qui les emportait était assez loin pour que leur douleur puisse éclater, sans rien enlever au sacrifice vaillant que tous ces hommes accomplissaient avec une intrépide confiance. Ils allaient à la mort, ils le savaient, mais ils partaient, le sourire aux lèvres, l'œil allumé d'une fière joie, puisqu'ils couraient au secours de la patrie menacée.

— Comme notre patriotisme nous semble falot, comparé à celui de tous ces braves, disait Claire Benjamin, et comment oser être lâche en face d'une telle bravoure ! Je me pique pourtant de froideur, vous le savez. Anne, eh bien ! ma petite, depuis que je regarde partir tous ces hommes qui, du premier coup, ont répondu ou devancé l'appel, et vont joyeux se battre pour leur patrie, quand j'entends ces soldats français parler de la revanche, je deviens émue à pleurer. Comme leurs femmes doivent être fières d'eux ! Vous aussi, Anne, vous pouvez être fière de Jean... Dans la grande tragédie où nous allons tous jouer un rôle, il a choisi le meilleur. Sa mère a accepté l'affreuse séparation. Elle a l'âme cornélienne, cette femme, et combien peu de Canadiennes auront ce courage... Il ne faudra pas les en blâmer ; rien dans notre éducation ne les a préparées à une telle catastrophe. Il faut donc comprendre le sentiment d'épouvante qui règne chez nos femmes affolées à la seule pensée que leurs fils peuvent partir. Elles ont élevé leurs enfants pour la paix, et elles refuseront d'accepter la guerre, parce que la guerre ne se fait pas chez nous. Elles ne songeront pas combien elles sont privilégiées de ne pas habiter les zones douloureuses où une longue théorie de femmes passe par les routes sinistres, en traînant des enfants accrochés à leurs jupes. Elles n'auront toutes qu'une idée fixe : sauver leurs petits... Elles ne sauveront rien du tout, car voyez-vous, Anne, cette guerre-ci, c'est la guerre du monde entier, la lutte du droit contre la force, et si la civilisation ne terrasse pas la barbarie, croyez- vous vraiment que ce sera la peine de vivre ?... Celles parmi nous qui comprennent la guerre comme une croisade mille fois sainte, ont un devoir qui doit les dominer, tant que durera la tragédie, un devoir absolu : servir ! Il ne faut plus penser qu'à cela, et l'heure n'est pas aux regrets stériles, et aux larmes inutiles. Pardonnez-moi de vous parler ainsi, mais vous devez à votre talent de faire votre part, et je sais, ma petite Anne, que vous ne faillirez pas à la tâche. L'organisation qui requiert en ce moment toute notre attention c'est la Croix-Rouge. Les comités s'organisent. Nous aurons une section canadienne-française ; nous y travaillerons. Toutes les initiatives devront nous intéresser... À propos, cet après-midi, je suis passée au comité belge ; j'y ai rencontré monsieur Rambert qui m'a recommandé de vous y emmener : « Nous essayons, – m'a-t-il dit – de grouper toutes les femmes qui ont de l'esprit public. » J'ai promis que vous m'accompagneriez à l'assemblée de demain où doit s'établir le conseil permanent des œuvres.

Le cœur d'Anne s'était mis à battre. Rien qu'à l'évocation de ce nom, tout son être avait frémi. Mon Dieu, comme elle l'aimait pourtant, et comment expliquer que ce sentiment eut pris en son cœur une place qui laissait dans l'ombre tout, même la pensée de Jean exilé. Elle eut besoin de savoir :

— J'irai avec vous, Claire, je ferai d'ailleurs tout ce que vous voudrez... Mais puisque vous me parlez de Rambert (elle disait Rambert tout court) comment l'avez-vous trouvé ? changé ?... triste ?... Je ne l'ai même pas entrevu depuis la mort de sa femme...

— Changé ? non, peut-être un peu pâle. Vous savez qu'il est chargé de l'organisation générale des œuvres de guerre qui lui donne une besogne énorme... Triste ? Non... plutôt grave, ce qui n'est pas étonnant, avec sa claire vision des choses et les responsabilités qui pèsent sur lui... – Quel homme remarquable, ajouta Claire, comme négligemment.

— Mais Anne eut l'intuition que cette femme si fine la devinait, et lui marquait discrètement qu'elle était comprise. Et la joie remonta dans les yeux qui avaient pleuré...

Le lendemain, à l'heure dite, Anne retrouvait Claire au Comité central des œuvres de guerre. Elles prirent place sur des banquettes tout au fond de la salle. L'assemblée fut bientôt ouverte par Paul Rambert. Il parla de la violence de l'attaque qui avait terrassé la vaillante petite Belgique, fit ressortir la générosité de ce pays, la vaillance de son roi, le stoïcisme de sa reine. Il dépeignit la grande misère des femmes et des enfants assaillis et violentés, et quand il parla des petites mains que l'on coupait aux bébés belges, un sanglot monta de la salle bouleversée. Enfin, il traça admirablement le devoir de l'humanité pensante.

— C'est un grand orateur, chuchota Claire Benjamin, tandis qu'Anne pensait : C'est surtout un grand cœur !

Au moment où il terminait, Paul Rambert aperçut Anne, et un éclair joyeux flambait dans le regard dont il l'enveloppa.

L'élection d'un conseil suivit immédiatement. Élu président, Rambert interpella Anne pour lui demander d'être l'une des secrétaires du nouveau comité. Elle eut un simple geste pour accepter le rôle qu'on lui destinait, et quand elle regarda Claire Benjamin, celle-ci, souriante, lui dit :

— Vous avez bien fait d'accepter. D'abord ce sera un plaisir de travailler avec un président tel que celui-là, et cela vous tiendra constamment occupée.

— Mademoiselle ma secrétaire, nous allons nous mettre tout de suite à l'œuvre !

Anne rougit violemment. Elle n'avait pas vu venir Rambert, et son émoi était visible. Ils parlèrent rapidement de la tâche qu'ils accompliraient ensemble et fixèrent la prochaine séance de travail. Il la regardait attentivement et vit qu'elle avait pleuré. Il fut touché de cet hommage plus que de n'importe quel succès.

Anne, en se retrouvant seule, dans sa petite chambre, se livra à la joie insensée qui venait de jaillir en elle. Comme elle l'aimait pourtant, puisque sa seule présence avait chassé le souvenir de Jean, et qu'elle n'avait pas un remords de déserter sitôt celui qui allait peut-être mourir parce qu'elle n'avait plus su l'aimer... Était-ce sa faute, après tout ? Elle n'avait jamais demandé à un tel amour de l'envahir ; il avait pris possession de son être, sans même qu'elle s'en doutât ; et maintenant, pour le garder, elle sentait qu'elle passerait au travers de tous les obstacles, qu'elle endurerait toutes les douleurs. Heureuse à la pensée qu'elle le reverrait demain, elle s'endormit, en refermant ses deux bras sur le cœur joyeux où elle avait enfermé son adoré.

Le lendemain la trouva tôt levée et vite rendue au travail. Elle trouva ses camarades tristes et consternés. Les dépêches annonçaient des désastres continuels, la Belgique saccagée, la France mutilée et l'avance sur Paris, Paris où le Kaiser avait juré de déjeuner dès le début de septembre... Les mots glissaient sur Anne ; il semblait qu'elle ne pût accepter la certitude d'un malheur, et elle affirma aux alarmistes, avec une belle sérénité :

— Cela ne fait rien, les Français doivent gagner ; ils gagneront. Laissez faire... attendez... vous verrez...

L'un de ses camarades, énervé, lui jeta :

— Vous êtes agaçante, mademoiselle Mérival, avec votre optimisme. Ne sentez-vous pas que la partie est perdue, et que la France est fichue !

— Fichue, la France, ce n'est pas vrai ! fit Anne avec véhémence, en toisant le jeune rédacteur abasourdi. Quand tout le monde dirait que la France est battue, vous m'entendez, moi, je ne le croirais pas ! Il ne faut pas songer un instant qu'une pareille chose puisse être vraie ! Et vous, Godon, en tisonnant ainsi nos inquiétudes, vous vous faites et vous nous faites du mal...

— Bien dit ! lui cria Bouliane de son coin. Il faut avoir du nerf, que diable ! et ne pas s'affoler ainsi aux premiers revers. Je pense comme mademoiselle Mérival : la France ne sera pas battue, parce qu'elle ne peut pas être battue. Voilà tout, mais c'est assez ! Et maintenant, les gars, abattez-moi de la besogne et rondement. Lévesque, à vos dépêches ! Et vous, Daunois, votre article, et optimiste, hein ?

Daunois regardait Anne avec admiration :

— Il n'y pas à dire, vous êtes une vaillante ! Vous venez de ranimer tout le monde, voyez-les !

En lui-même, il pensait que, pour avoir autant de foi, il fallait qu'Anne fût heureuse, et si elle était heureuse, c'est qu'elle avait revu Rambert...

XIII

Les mois passaient. Anne travaillait, chaque jour, avec Rambert, soit dans une œuvre, soit dans l'autre. En les voyant si assidus à la tâche et si unis dans leur dévouement, il arriva que plus d'un conclut à une entente encore plus profonde, celle qui noue les âmes indissolublement. Mais le respect entourait ces deux êtres de talent et de courage qui donnaient l'exemple du sacrifice et de la vaillance. Les jours passaient dans un travail acharné. De comité en comité Anne promenait son ardeur infatigable. Elle rédigeait pour son journal des articles optimistes et sentis. À côté des œuvres de guerre de plus en plus nombreuses, les œuvres locales appelaient son aide, et ce fut dans un vrai tourbillon de charité que l'année se passa, assombrie souvent par les sinistres nouvelles des champs de bataille, éclairée parfois par la nouvelle d'une grande victoire qui, suivant celle de la Marne, faisait pressentir qu'à la longue, « on les aura », ces féroces ennemis qui semaient sur leur route les horreurs renouvelées et aggravées des temps les plus reculés de la barbarie... Plusieurs régiments canadiens étaient déjà partis. Ils étaient maintenant sous les ordres de l'Amirauté anglaise. Les lettres se faisaient de plus en plus tristes. Embourbés dans les champs de boue de Salisbury, nos soldats passaient une pénible période d'entraînement, et les Canadiens-Français écrivaient : « Comme nous serons heureux, le jour où nous pourrons nous battre, et mourir s'il le faut pour la France ».

Un sourd mécontentement régnait. De sentir malheureux les braves qui avaient fait le beau geste de partir librement, toute la population se sentait opprimée. Personne ne comprenait ce campement malsain de Salisbury, et l'élan spontané de notre race en fut singulièrement entravé. Anne comprenait combien Jean avait su choisir. Maintenant, il n'était plus possible de tenter l'enrôlement dans les unités françaises, mais le ministre de la guerre autorisait la création de régiments canadiens-français, et plusieurs s'organisèrent aussitôt qui devaient plus tard renouveler, en se fondant dans le 22e Régiment, les forces de cet admirable bataillon, qui fut si souvent à l'honneur.

Les nouvelles de France arrivaient chaque semaine. Jean avait retrouvé Henriette dont il vantait la force de caractère. Il la comparait à tant d'hommes qui, à la première alarme, avaient quitté les écoles où ils apprenaient leur art et avaient hâtivement regagné leur pays de crainte de se battre ou même de souffrir au cas d'un siège qui affamerait Paris, Henriette, vaillante, avait voulu, elle aussi, servir. « Elle est tout bonnement admirable. Elle donne ses services dans une ambulance et il faut la voir travailler, le jour, la nuit, aussi longtemps que l'on a besoin d'elle... Sollicitée de partir, elle a donné à tous ces fuyards qui prétendaient aimer la France, l'exemple de ce que c'est qu'aimer. On la voit auprès des réfugiés, et si pitoyable, si généreuse, si comprenante. Elle donne plus qu'elle ne devrait, je le crains. Vous ne savez pas de quel secours elle m'est à moi-même. Elle n'est plus la jeune fille un peu distante et distraite que nous avons connue. Elle va de l'avant maintenant, et ceux qui souffrent trouvent le chemin de son cœur si chaud et si tendre ».

De son côté, Henriette, dans ses longues lettres à Claire Benjamin, comme à Anne vantait le courage et la conduite de Jean :

« Ces deux êtres-là sont en parfaite harmonie », avait déclaré Claire, et peut-être trouverez vous, petite Anne, dans cette entente la libération qui vous fera heureuse.

— Jean et moi avions formé des projets, mais ce n'est ni lui ni moi qui n'avons pas voulu, Claire, c'est mon cœur qui s'est détaché tout doucement...

— Il n'en est pas moins vrai que vous hésitez à aller vers l'amour qui vous sollicite.

— Je n'hésite pas, Claire, et si Rambert me disait tantôt qu'il m'aime, je tomberais dans ses bras. Je suis à bout de force et de courage ! Je l'aime à ne voir et n'entendre que lui. J'ai honte de l'avouer, mais si triste que soit la vie, elle m'apparaît resplendissante lorsqu'il est là, et lorsque le son de sa voix me fait vibrer. À quoi j'obéis ? Le sais-je ? À l'attraction qui fait que deux êtres se recherchent ? Avant de le connaître, j'ignorais l'amour, car j'appelais l'amour cette bonne et sincère tendresse que m'inspirait Jean. Mon Dieu, comme tout cela n'est rien, Claire, à côté du sentiment qui aujourd'hui m'emporte... Je n'étais alors qu'une petite fille... Maintenant, lorsque la main de Paul se pose sur la mienne, je me sens une femme, au feu qui coule dans mes veines, et à l'éblouissement qui m'affole... Et si je devais être séparée de lui, je n'y résisterais pas...

Les beaux yeux expressifs de Claire Benjamin s'étaient voilés. Elle dit doucement, presque bas :

— Anne, est-ce que vous ne savez pas que Rambert a demandé à servir, et que le ministre doit lui accorder bientôt une commission pour lever un régiment, dont il aura le commandement ?

Elle s'arrêta, car Anne, livide, s'était écrasée à ses pieds.

— Ma petite, ma petite Anne, je vous en prie, soyez raisonnable. S'il n'a pas osé vous avouer son départ, c'est qu'il vous aime, et qu'il a peur de votre chagrin...

Elle la dorlotait tendrement comme si elle, avait été une maman, trouvant dans son cœur sincère les mots qui apaisent. Sous ses caresses et ses paroles, la douleur de la jeune fille se calmait, et son espoir remontait :

— La guerre finira avant qu'il ne parte, Claire, il faut que la guerre finisse...

Et Claire, en la serrant tout contre elle, répétait :

— Oui, la guerre finira... il faut qu'elle finisse !

La sonnerie du téléphone retentit impérieuse.

Claire, sur un geste d'Anne, s'empressa :

— C'est vous, Daunois ?... Oui, Claire... vous voulez parler à Anne... Non... c'est moi que vous cherchiez... Hein ?... oui... Un accident d'auto... Où cela ?... Un camion oui... sur la route de Sainte-Rose... oui... à l'hôpital... Rien de grave... Oui, oui, merci, Daunois, vous êtes un merveilleux ami, merci... au revoir.

Pendant ce colloque, Anne s'était dressée, et

Claire ne put dissimuler. Elle comprit qu'il était nécessaire de tout dire :

— Oui, en revenant d'une assemblée à Sainte-Rose, la voiture de Rambert a été frappée par un camion. Le chauffeur, tué sur le coup. Rambert n'est que légèrement blessé... Je vous jure, Anne, qu'il a dit légèrement... Soyez courageuse, je vous en prie puisqu'il n'est pas en danger...

Ce ne fut pas Paul Rambert qui mourut.

XIV

« Là-bas, sur la terre de France, un grand soldat s'est endormi dans l'immortel sacrifice. Une petite croix de bois marquera la place où il est tombé, une petite croix qui portera son nom : Jean Deschâtelets. Il s'est battu comme un preux. Tout le sang des soldats qu'il portait en ses veines, il l'a versé pour la justice et la liberté. Il est mort en souriant, heureux d'offrir sa vie pour le rachat de tous ceux qu'il a vus souffrir, et pour que justice soit faite de leurs infâmes bourreaux. Il ne faut pas pleurer sur lui qui fut grand, sincère et glorieux, et dont le trépas fut une utile et grande chose. »

Ces lignes, écrites pas Daunois, parurent dans *le Patriote de l'Est,* en date du 15 novembre 1916 ; elles entouraient la photographie du jeune légionnaire de vingt-cinq ans canadien-français qui avait noblement mis sa jeunesse au service de la France, et qui était mort héroïquement pour elle !

— Que voilà donc une jolie malade, ce matin, fit gaiement Claire Benjamin, en entrant dans la chambre toute fleurie d'Anne Mérival. On dirait que toutes les roses de Noël sont tombées ici... Montrez-moi vos yeux ?... Brillants à souhait... Vos lèvres ?... Roses... Vous ressuscitez, petite Anne, mais ce que vous nous en avez donné des inquiétudes. Enfin, n'y pensons plus, puisque vous voilà guérie !

— Comment vous remercier, Claire, ma grande Claire ? Vous avez été adorable pour moi ! Quelle faible femme je suis de m'être écroulée ainsi, au moment où je pouvais être utile.

— Vous n'en pouviez plus, pauvrette, vos nerfs, exaspérés par le travail et le chagrin, criaient grâce. Cette maladie vous a donné le repos dont vous aviez besoin. Songez que les années de guerre comptent double, et que, pendant plus de deux ans, vous avez apporté aux œuvres de toutes sortes un dévouement de chaque minute. Vous passiez une grande partie de vos nuits à écrire. Vous étiez à bout, quand tous ces événements ont survenu en tourbillon...

— Oui, l'accident de Rambert, la mort de Jean, celle de sa mère... C'était trop, à la fois... J'ai l'impression, que maintenant, je ne pourrai jamais être heureuse... Sans moi, Jean serait toujours là, et sa mère vivrait encore...

— Anne, n'attachez pas à vos actes une telle importance. Nous vivons en des temps qui nous dominent, ne l'oubliez pas. Jean est parti parce qu'il devait partir. Il se serait arraché de vos bras, s'il l'avait fallu, pour voler à la mort glorieuse qui fut la sienne... Jean n'était pas le malheureux que vous avez cru... Lui aussi a connu le grand bonheur... Il l'a donné. Le nom qui monta à ses lèvres, le dernier ne fut pas le vôtre, Anne, mais celui d'une autre... J'ai là des lettres qui vous diront tout et libéreront votre esprit encore asservi à d'imaginaires responsabilités. Tout être ne peut donner que ce qu'il possède. Aussi l'amour que vous n'aviez pas pour Jean, il le trouva miraculeusement dans un autre cœur, et cet amour-là le fit devenir un héros !

Les yeux d'Anne brillaient étrangement :

— Henriette ? interrogea-t-elle.

— Oui, Henriette, à qui ce bonheur était dû... Il y a là des lettres que vous devrez lire pour tout comprendre, – fit-elle en désignant une large enveloppe, – il y a là-dedans le testament de madame Deschâtelets... Vous savez qu'elle avait prévu que Jean pouvait mourir avant elle, et elle vous instituait alors sa légataire universelle, à quelques restrictions près... Pendant que vous aviez la fièvre, la fortune tombait chez vous... Une lettre du notaire annexée au testament vous apprendra que vous héritez d'une soixantaine de mille dollars... Et vous ne me parlez pas de Rambert, Anne ?... Pourtant, je sais que vous ne m'écoutez plus depuis un moment, et que vous ne pensez qu'à lui...

— Claire, dans ma fièvre, je le voyais partout...

— Et vous l'appeliez tout le temps... Il vous entendait, car il a passé, lui aussi, de longues heures à vous soigner, et tandis que je me reposais, lui vous veillait, en écoutant le délire d'amour qui montait, frémissant vers lui... Il sait combien vous l'aimez, et lui vous adore, petite fille, à rendre jaloux les anges du bon Dieu...

— Ô Claire, Claire, qu'il fait bon de vivre !...

— Et vous pourrez être heureuse, Anne, car Paul Rambert ne partira pas. Son bras droit, fracturé dans l'accident d'auto, est suffisamment raccommodé pour qu'il puisse s'en servir, mais il est, de ce fait « réformé », et vous le garderez, ma petite amoureuse, à vous, bien à vous... Maintenant, vous allez lire ces lettres et papiers, ensuite nous causerons. Pendant ce temps, je cours déjeuner...

> « Clair-Ruisseau, le 1er septembre, 1915.
>
> Ceci est l'expression de mes dernières volontés :
>
> Je donne mon âme à Dieu, et le prie de me prendre en sa Divine Miséricorde !
>
> Je lègue tout ce que je possède à mon fils unique Jean Deschâtelets, actuellement soldat dans la Légion Étrangère, en service au front français. Au cas où la mort de mon dit fils Jean précéderait la mienne, j'institue sa fiancée, Anne Mérival, ma légataire universelle, avec charge de remettre la maison de Clair-Ruisseau et ses dépendances à mon neveu Louis Deschâtelets, qui devra lui-même transmettre cette propriété à un descendant mâle afin que le nom reste attaché à cette demeure qui, depuis des générations, abrite des Deschâtelets. Anne Mérival gardera la libre et entière disposition de tout le reste de mes biens, dont elle saura employer une large partie à faire du bien.

Marie-Ange Barré-Deschâtelets. »

Anne évoque la belle tête grave de cette femme qui l'aima et eut confiance en elle jusqu'au bout, et le regret de l'avoir perdue monte en elle, lancinant.

« Claire, ma grande et sage Claire, écrivait Henriette, au moment où vous recevrez cette lettre, vous aurez appris la mort héroïque de Jean, mon Jean, Claire, tout ce que j'aimais dans la vie, tout ce qui faisait la joie de mon cœur s'en est allé... Jean ! Je crie vers lui, et rien ne répond plus à mon appel. Jean est mort, une balle l'a tué, et tandis qu'il mourait, je l'attendais dans ma petite chambre, avec une hâte folle de revoir celui qui fût mon bien-aimé... Ô Claire, se peut-il que tout soit fini, que je ne reverrai plus ses yeux d'amour, que je n'entendrai plus sa voix caressante dire mon nom. Lorsqu'il vint à moi, dès son arrivée à Paris, c'est le souvenir d'Anne qu'il cherchait, d'Anne qui avait été le beau rêve de sa jeunesse, et qu'il avait perdue. Il me parla d'elle avec tendresse. Il avait bien senti par quelles alternatives passaient les sentiments de notre petite amie, et l'affreuse crainte qu'elle avait de le faire souffrir. Lui même n'eut pas le courage de lui avouer, non son détachement, car à ce moment, il l'aimait toujours, mais sa résolution absolue de lui rendre toute sa liberté. Il avait deviné, à de légers indices, vers qui allait le cœur de notre chère Anne, et la pensée qu'elle serait heureuse le consolait de la perdre. Il avait un cœur parfait, Claire, et on pouvait lui donner toute sa confiance. Je fis plus, je lui donnai tout mon amour. Perdus, tous deux, dans ce grand Paris où tout nous parlait de douleurs, où nous ne rencontrions que des femmes en deuil et des soldats exaltés de patriotisme, nous nous serrâmes l'un contre l'autre. Il ne savait pas que je l'aimais, il le comprit

le jour où lui-même subit l'entraînement. Quels souvenirs je garde, Claire, qui seront dorénavant toute ma vie ! À chaque permission il accourait à Paris, et de plus en plus notre amour grandissait. Nous avions tous deux vaguement conscience qu'il fallait confesser à Anne ce qui se passait, mais les jours passaient, et nous n'en avons rien fait. Vous savez qu'il fut blessé dès sa première bataille, puis soigné dans une ambulance du front, et assez tôt évacué sur Versailles pour sa convalescence. Là, il avait conquis l'affection de l'infirmière-major, madame Henriette de Verneuil, femme d'un grand esprit et d'une intelligente bonté. Jean s'attacha à cette femme charmante qui avait un fils de son âge, au front, et qui trouvait le courage de passer ses jours et ses nuits à soigner les blessés. Du reste, elles sont toutes ainsi les Françaises, et comme nous comprenons que les fils soient des héros quand nous regardons agir leurs mères ! Madame de Verneuil vint elle-même m'apprendre la présence de Jean à son ambulance, et m'offrit, pour que je puisse le voir tous les jours, d'occuper sa chambre, en ville, alors qu'elle couchait à l'ambulance. « Je sais que vous êtes tous deux, loin des vôtres, m'avait écrit madame de Verneuil, votre présence journalière aidera mon jeune malade à guérir. » Il n'y a vraiment que les Françaises pour penser à de telles délicatesses et les exercer envers des inconnus. Des inconnus ! protestait madame de Verneuil, pouvez-vous être des inconnus quand vous nous offrez votre sang, vous jeune guerrier, et quand vous nous donnez tout votre dévouement, vous, infirmière volontaire ! La noble femme ! Et elles sont légion, ici, celles qui lui ressemblent.

Lorsque Jean fut guéri, je retournai à Paris où il vint bientôt me rejoindre pour quelques jours. Ces jours, Claire, sont toute ma vie. Nous nous aimions si parfaitement, et nous ne voulions ni l'un ni l'autre penser à l'heure qui nous séparerait. Cette heure vint trop vite. Jean devait partir par un convoi de soldats à minuit et se diriger vers la ligne de feu, où combattait la Légion Étrangère. Il avait pris à son métier un goût très vif, et il adorait ses frères d'armes, dont il ne cessait d'exalter le courage. Je vous assure, Claire, que le sien ne leur cédait en rien... Nous étions tristes atrocement, et dans la tristesse, Claire, l'on s'aime plus tendrement. Nous étions seuls dans ma petite chambre de la rue Bonaparte, et, tout près l'un de l'autre, nous échangions des promesses et des baisers. Je mis ma tête sur son épaule, il me serra dans ses bras, nos lèvres se joignirent... puis... Nous nous aimions trop, Claire, pour ne pas nous aimer tout-à-fait... Je ne puis croire que ce fut une faute, car cette faute-là devient toute ma raison de vivre, maintenant que Jean m'a quittée à jamais. Il est mort, Claire, comment voulez-vous que je puisse regretter de l'avoir rendu heureux ? En me serrant tout près de lui, dans son dernier adieu, il répétait : « Dans trois mois, je reviendrai, et alors, tu seras mienne devant la loi comme devant Dieu. » J'eus, en le quittant, la nette impression que je ne le reverrais plus jamais, et je souffris à un point intraduisible ! Ses lettres étaient des poèmes d'amour, Claire, et jamais cœur ne fut plus fervent ni plus tendre. En attendant son retour, il me disait les démarches à faire pour préparer notre mariage, les papiers à réunir, les gens à voir. Il pensait à tout, et combien chères m'étaient ses plus simples pensées... Pas une fois, il ne me parla de la mort. Il ne pensait qu'à la vie, la vie qui allait être la nôtre.. Puis est venue la nouvelle effroyable. Je ne suis pas morte, parce que je devais vivre... Vivre, Claire, pour que Jean ne meure pas tout-à-fait... vous me comprenez ? Il est parti sans rien savoir, je ne voulais ni l'inquiéter, ni l'attrister, alors qu'il avait tant besoin de garder son moral. Et je suis effroyablement seule dans ce grand Paris qui est devenu le centre de toutes les douleurs. La mienne passera inaperçue. Je me suis créé des amitiés qui m'aideront. J'ai pour voisine une jeune femme qui porte le deuil de celui qu'elle aimait. Je ne lui ai rien dit, mais rien qu'à la façon dont elle s'empresse auprès de moi, je comprends qu'elle a deviné, et qu'elle m'approuve. Les temps où nous vivons ont développé dans les consciences une sensibilité telle à l'égard des combattants, qu'il semble presque justice que nous leur abandonnions tout ce qui augmente leur courage et exalte leur désir de la victoire. Je ne serai donc ni délaissée, ni méprisée, Claire, mais, comprise et aidée, par les femmes qui m'entourent. Elles ont atteint, à force de souffrir, à la plus sublime compréhension humaine.

« Mais avant tout, Claire, ma grande Claire, je viens à vous, vous dire que je souffre et que rien ne peut amortir le regret que j'ai d'avoir perdu Jean. Combien il me parait injuste qu'il soit parti, alors que nous avions connu le bonheur de nous aimer. Claire comment vivrai-je en portant un cœur si lourd, dites, ma tendre et douce Claire, comment ferai-je ?

« Maintenant, il me reste une mission à vous confier. Je veux que vous disiez tout à Anne. Elle ne peut concevoir aucune pensée de reproche, mais, la connaissant comme je la connais, je sais qu'elle n'acceptera son propre bonheur que lorsqu'elle sera délivrée entièrement du passé, je lui apporte la libération qui lui permettra d'aller sans remords vers l'avenir. Elle aime, qu'elle soit heureuse ! Ce qui est arrivé était écrit au grand livre de nos vies. J'ai pris le bonheur dont elle n'a pas voulu ; elle est trop juste pour m'en punir, et trop bonne pour ne pas me comprendre. C'est donc vous qui lui direz tout, Claire, à l'heure où vous croirez que cet aveu peut aider à son bonheur. Ajoutez que Jean l'aimait toujours mais... autrement, comme un ami, un frère. Dites-lui encore qu'elle est restée pour moi, et avec vous, Claire, la plus tendrement chérie... »

Un à un, les petits feuillets s'étaient éparpillés sur le lit d'Anne, le dernier tomba... Les yeux d'Anne se fermèrent.

Alors ce fut le déroulement de tous ces souvenirs qui passèrent sur l'écran de sa conscience pour recevoir le définitif jugement. Cette sensitive que l'amour avait impérieusement amenée en face du destin qu'elle avait désiré, voulait regarder en arrière. Toute son enfance surgit en quelques tableaux où Jean occupait le premier plan. Des ondes de tendresse passaient en son cœur et l'attendrissaient. Elle se rappelait de quoi s'était fait leur affection : de tous les petits détails que la vie, quotidiennement, tisse autour des êtres, la vie qui emprisonne tant de volontés. Il avait fallu la séparation pour faire naître la divergence des pensées, mais l'amour seul avait pu les éclairer. Dans tous les tableaux qui s'estompaient, Anne entrevoyait Henriette à l'arrière-plan, presque invisible. Aurait-elle jamais soupçonné que cette belle jeune fille à l'air digne et calme, sur laquelle tout semblait glisser et qui n'avait dépensée que pour son art, saurait aimer dans toute sa plénitude, et ferait litière de tout pour que son bien-aimé fût heureux. La vraie, la suprême délivrance, ce n'était par la mort de Jean, cette mort qui l'aurait sans cesse torturée, qui la lui apportait, mais elle la recevait des mains de sa grande Henriette, transfigurée de passion, et qui, sous ses voiles de deuil, lui apparaissait la belle et tragique figure de la douleur réparatrice ! Elle lui devenait sacrée pour tout ce qu'elle effaçait du passé, pour tout ce qu'elle incarnait de l'avenir. Maintenant, ce n'est plus seule et émouvante que lui viendrait l'image de Jean, mais liée à celle d'Henriette, dans le tableau rayonnant de leur amour victorieux.

— Comme la vie coûte cher, soupira-t-elle, tout haut.

Claire Benjamin, rentrée doucement, prit la main d'Anne, petite main moite d'émotion, et répondit :

— Si cher qu'elle coûte, petite fille, dites-moi, en souriant, que le prix en vaut la peine ?

— Ô Claire, comme tout cela me dépasse, moi qui ne sais rien encore des grands sacrifices, moi qui ne sais qu'aimer tout bas...

— Jusqu'au moment où vous aimerez tout haut. Tout ce qui s'est accompli semble s'être fait pour vous, et vous restez un peu effarée devant le drame qui se complique. Mais croyez-moi, tout cela devait arriver ainsi. Henriette avait droit à sa part de bonheur, depuis toujours, elle avait aimé Jean. Ni lui ni vous n'en eûtes jamais le soupçon, tant elle gardait la pudeur de son beau secret. Il a fallu que tout arrive ainsi, pour le bonheur de cette enfant, pour le vôtre. Bonheur bien fugitif que le sien, mais qui prend, dans son tragique même, une telle splendeur qu'il suffira, croyez- moi, à remplir toute une vie.

— Claire, vous qui connaissez la loi, n'y aurait-il pas un moyen pour donner à leur enfant le nom de son père, et qu'il ne sache jamais, que tout le monde ignore ?

— Qu'importe la loi en ce cas-ci, je vous le demande ? fit Claire avec la violence que lui inspirait parfois l'injustice des choses. L'enfant n'a qu'à porter ce nom... Qui le saura ? Qui aura intérêt à fouiller dans le passé ? Et plus tard, à l'âge des actes légaux, il sera simple d'alléguer l'époque où il naquit, époque tourmentée, tourmentée s'il en fût...

— Pauvre grande Henriette, toute seule là-bas., avec le tourment de son cœur, et l'émoi de sa chair... Ne trouvez-vous pas providentielle, Claire, la pensée de la mère de Jean qui a voulu me léguer sa fortune, à moi qui y avais si peu droit, comme si elle avait eu la divination que j'aurais un grand acte de justice à accomplir. Si l'héritage avait pris le cours ordinaire, les cousins de Jean seraient déjà les maîtres d'une fortune qui doit revenir à son enfant. Cette mère aimait tellement son fils, Claire, qu'elle a dû recevoir son inspiration en écrivant ce testament. Dites-moi encore amie, Claire, ce qu'il faut faire pour rendre à Henriette ce qui est désormais à elle ?

Les yeux de Claire Benjamin regardaient avec une tendresse émue cette jeune fille dont la vie n'avait pas entamé l'instinct d'équité. Elle eut craint, d'un mot de contentement, diminuer l'entente absolue qui régnait entre son âme et celle d'Anne, aussi répondit-elle :

— Il faut d'abord accepter l'héritage, régler les droits de succession, et charger quelqu'un de veiller au placement de cet argent que vous pourrez transmettre de la façon qui paraîtra la plus sûre, et que monsieur Rambert saura mieux que tout autre vous indiquer...

— Je songeais à lui demander de faire tout cela pour moi, Claire, et pour qu'il ne s'étonne pas de l'emploi que j'entends faire cet héritage, je lui dirai que, là-bas, Jean avait épousé Henriette, et que les événements sont allés trop vite pour lui permettre de mettre sa mère au courant de ses décisions.

Claire Benjamin, d'un geste très doux, caressa le front de son amie :

— Vous êtes une chère petite fille, Anne !

— Le secret d'Henriette ne sera qu'à nous deux, Claire, voulez-vous ? Je ne veux pas que jamais elle soit gênée, devant qui que ce soit, pour parler du père de son enfant. Nous préparerons son retour et lorsqu'elle reviendra, il faut que notre douce Henriette sente bien qu'elle est pour tout le monde la veuve de Jean. Certes, il ne me viendrait jamais à l'esprit de dissimuler à celui que j'aime la plus petite de mes pensées, mais ce secret, Claire, il n'est pas à nous, il appartient à Henriette, et au cher héros qu'elle aima. Le violer serait sacrilège, ne croyez-vous pas ?

— Oui, je le crois, répondit Claire gravement.

— J'ai l'impression, Claire, d'arriver d'un long voyage, et je me demande ce que deviennent mes amis. Votre mère ?

— Maman, toujours vaillante et sereine. Elle est la plus jeune de nous, et les jumelles même, avec leur exubérante gaieté, ne la trouvent pas vieille pour elles. Elles sont comme des camarades, vraiment, et vous devriez les entendre ! Je me fais l'effet d'un père de famille, et d'un père de famille qui serait très vieux...

Anne regardait avec tendresse cette femme admirable dont la vie se résumait en un devoir continuel, et qui pratiquait, sans une distraction, l'art de s'oublier.

— Et Daunois, que devient-il ?

— En voilà un ami, et qui n'abandonne pas dans le malheur. Vous n'avez pas idée de tous les services qu'il nous a rendus pendant votre maladie. Nous n'avions qu'à l'appeler pour le voir aussitôt arriver. Quel homme de cœur et quel charmant caractère. Ma sœur Louise et lui sont devenus de vrais amis, confia-t-elle avec un accent d'espoir.

Anne eut un tressaillement heureux :

« Comme tout se place », songea-t-elle, et une fois de plus, Claire Benjamin lui apportait la paix, Anne pouvait donc en toute liberté obéir à l'élan de son cœur ; son bonheur ne jaillirait pas des ruines qu'elle aurait amoncelées. Une crainte cependant grondait encore sourdement au fond d'elle-même, et les yeux dans les yeux, de son amie, elle jeta sa confidence :

— J'ai peur, Claire, j'ai peur que l'amour que j'éprouve soit trop parfait et trop entier. Je suis une petite fille presque primitive ; lui, a connu la vie à deux ; des comparaisons s'imposeront ; il ressentira peut-être des regrets. Il me trouvera moins intelligente et moins raffinée que l'autre... peut-être ne pourra-t-il oublier dans mes bras celle qui fut la compagne de ses débuts, de sa jeunesse... Alors, je souffrirai sans doute de ne pouvoir endormir sa peine...

— Enfant, qui se forge des chimères, enfant qui a peur du bonheur, et met la main devant ses yeux pour ne pas le regarder en face... Vous ignorez donc votre charme souverain, Anne. Le subissant, comme il le subit, Paul Rambert connaîtra avec vous la joie incomparable des âmes assorties. La femme de sa jeunesse lui convenait moins que vous. Elle était intelligente, mais froide, et son esprit étroit la rendait mal indulgente ; elle avait un besoin de domination qu'elle n'aurait jamais su réprimer. Au début de sa vie, alors qu'il était encore timide et craintif, qu'il manquait de confiance en lui, Rambert accepta la direction de sa femme, plus tard il la subit plus ou moins patiemment. Cet homme a une personnalité trop forte et trop développée, pour se laisser tenir en laisse ; il aurait secoué le joug un jour ou l'autre. La mort l'a en quelque sorte délivré, si triste que cela soit. Avec votre nature fine et sensible votre docilité et votre faiblesse, votre culture affinée, votre talent discret et sincère, vous serez la femme qu'il adorera de guider amoureusement, et dont il suivra avec ravissement le lumineux sillage... Il aime l'âme limpide et fraîche qui rayonne à travers tout ce que vous écrivez et loin, de vous demander le sacrifice de votre carrière, il vous en favorisera le succès. Paul Rambert a pu épouser une femme avant vous, Anne, mais vous serez, vous, sa femme, comprenez-moi bien, et lui, il est vraiment celui qui devait venir sur la terre pour faire votre bonheur. Votre mariage sera donc de ceux de qui l'on dit « qu'ils sont écrits au ciel. »

Anne exultait à ses paroles qui lui promettaient le paradis sur terre. Et soudain, le remords lui vint de tout ce qu'elle demandait à l'intelligence et à l'âme de cette amie, sans s'inquiéter de ce que ses confidences pouvaient éveiller de mélancolie dans ce cœur qui, pour accoutumé qu'il fût de s'oublier, pouvait tout de même avoir ses instants de révolte :

— Me direz-vous, maintenant, Claire, pourquoi vous êtes si bonne et comment j'ai mérité une amitié telle que la vôtre ? Je vous ai donné si peu... Un jour, vous m'avez sollicitée de réclamer pour la femme des droits auxquels vous-même aspiriez. J'aurais pu appuyer ces revendications : j'ai refusé de les défendre. Loin de m'en vouloir, vous m'avez, depuis, prodigué un dévouement jamais lassé, et chaque fois que vous vous penchez vers moi, c'est pour me verser de l'apaisement et de la joie... Claire, ne demandez- vous rien à la vie pour vous-même ? Pourtant, tout être caresse une pensée, un espoir. Vous, vous devinez le secret des âmes et vous ne demandez jamais à personne la sympathie dont vous devez avoir aussi besoin...

— Non, à personne, mais à celui-là, fit-elle en désignant le Christ placé à la tête du lit d'Anne.

— Oui, quand la vie est trop dure, je vais à lui... Très jeune, j'avais rêvé de me faire religieuse. La catastrophe est venue qui a sabré tous mes projets, et m'a donné la tâche que vous savez... Alors j'essaie de faire du bien d'autre façon, et voilà tout.

Voyant que les yeux d'Anne brillaient de larmes, Claire Benjamin, ravissante de résignation conclut :

— Petite fille, que voulez-vous, la vie coûte si cher !

Anne Mérival,
roman d'Anne-Marie Gleason (1875-1943),
est paru sous le pseudonyme de Madeleine
aux éditions de *La Revue Moderne,*
à Montréal, en 1927.

ISBN : 978-2-89816-390-6
© Vertiges éditeur, 2021
– 1391 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : troisième trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org